LES

VACANCES DU DOCTEUR

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 18 octobre 1861.

DU MÊME AUTEUR :

Théâtre

LE MARCHAND MALGRÉ LUI, comédie en cinq actes, en vers.
En société avec M. J. DU BOYS.

L'USURIER DE VILLAGE, drame en cinq actes, en prose.
En société avec M. Ch. BATAILLE.

UN PARVENU, comédie en cinq actes, en vers.

LES TROIS MUSES, à propos récité sur le Théâtre-Français, le jour de la fête de Racine. (Épuisé.)

Roman

LES MARTYRS DU FOYER, un volume.

LA FOIRE AUX MARIAGES, un volume.

Poésie

AU FOND DU VERRE, un volume. (Épuisé.)

Sous presse

LES NEIGES D'ANTAN, poésies complètes.

Paris. Typ. PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES VACANCES

DU

DOCTEUR

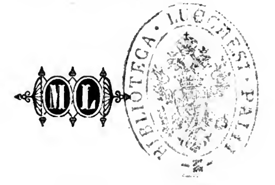
DRAME

EN QUATRE ACTES, EN VERS

PAR

AMÉDÉE ROLLAND



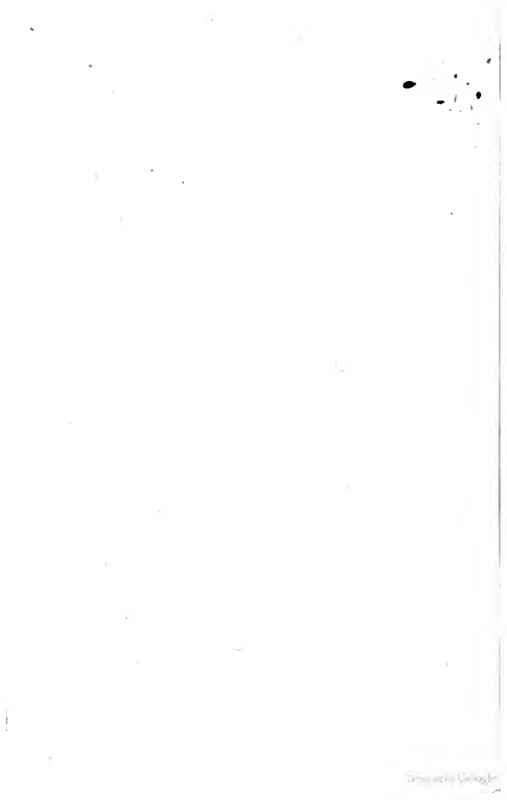


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862



A MADEMOISELLE THUILLIER

Je prends la liberté de vous dédier ce drame, chère et grande artiste, afin de vous donner une marque de l'estime toute singulière dont je fais profession pour votre beau talent. Vous êtes bien la sœur des poëtes, vous dont le geste est un rhythme, la voix une musique, la démarche, l'attitude, toute la personne une poésie. Même après la *Mimi* de notre regretté Mürger, la *Petite Fadette* de G. Sand et *Madame de Montarcy* de L. Bouilhet, la création du rôle de Jeanne restera comme une de vos plus belles créations. Et ce n'est pas pour moi un médiocre honneur que d'avoir vu mon œuvre interprétée avec un art si magnifique par l'interprète aimée des vrais poëtes de ce temps. Recevez donc avec l'assurance entière de ma gratitude la sincère expression de mon admiration.

AMÉDÉE ROLLAND.

PRÉFACE

Les *Vacances du docteur* ont donné lieu à un débat qui n'est pas nouveau. Je m'honore d'avoir soulevé une fois encore des questions d'art pur. Je suis de ceux qui reconnaissent pleinement le droit de la critique, et je la remercie en général de sa bienveillance à mon égard et de son indulgence pour une œuvre aussi défectueuse que peut l'être la mienne. Néanmoins on me permettra de n'accepter point l'opinion de ceux qui répugnent à l'emploi du vers dans le théâtre moderne et de citer à ce propos quelques lignes d'un homme dont le nom fait autorité en pareilles matières :

« L'auteur de ce recueil n'est pas de ceux qui recon-
« naissent à la critique le droit de questionner le poëte
« sur sa fantaisie et de lui demander pourquoi il a choisi
« tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé
« à telle source. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais?
« Voilà tout le domaine de la critique. Du reste, ni
« louanges, ni reproches pour les couleurs employées,

« mais seulement pour la façon dont elles sont employées.
« A voir les choses d'un peu haut il n'y a en poésie ni
« bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais
« poëtes. D'ailleurs tout est sujet, tout relève de l'art,
« tout a droit de cité en poésie. Ne nous enquérons donc
« pas du motif qui vous a fait prendre ce sujet, triste ou
« gai, horrible ou gracieux, éclatant ou sombre, étrange
« ou simple, plutôt que cet autre. Examinons comment
« vous avez travaillé, non sur quoi et pourquoi.

« Hors de là, la critique n'a pas de raisons à demander,
« le poëte n'a pas de compte à rendre. L'art n'a que faire
« des lisières, des menottes, des bâillons ; il vous dit :
« Va ! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie où
« il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont
« au poëte. Que le poëte donc aille où il veut en faisant
« ce qui lui plaît : c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux
« dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane,
« ou à rien ; qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit
« du sabbat, qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il sculpte
« en marbre ou coule en bronze, qu'il prenne pied
« dans tel siècle ou dans tel climat, qu'il soit du Midi ou
« du Nord, de l'Occident, de l'Orient, qu'il soit antique
« ou moderne, que sa muse soit une muse ou une fée,
« qu'elle se drape dans la colocasia ou s'ajuste la cotte
« hardie : c'est à merveille ; le poëte est libre. Mettons-
« nous à son point de vue et voyons.

« L'auteur insiste sur ces idées si évidentes qu'elles
« paraissent, parce qu'un certain nombre d'*Aristarques*
« n'en est pas encore à les admettre pour telles. Lui-même,

« si peu de place qu'il tienne dans la littérature contem-
« poraine, il a été plus d'une fois l'objet de ces méprises
« de la critique. Il est advenu souvent qu'au lieu de lui
« dire simplement : Votre livre est mauvais, on lui a
« dit : Pourquoi avez-vous fait ce livre? Pourquoi ce
« sujet? Ne voyez-vous pas que l'idée première est hor-
« rible, grotesque, absurde (n'importe!) et que le sujet
« chevauche hors des *limites de l'art?* Cela n'est pas joli,
« cela n'est pas gracieux. Pourquoi ne point traiter des
« sujets qui nous plaisent et nous agréent? Les étranges
« caprices que vous avez là! etc., etc. A quoi il a toujours
« fermement répondu que ces caprices étaient ses ca-
« prices; qu'il ne savait pas en quoi étaient faites les *li-*
« *mites de l'art*; que de géographie précise du monde
« intellectuel il n'en connaissait point, qu'il n'avait
« point encore vu de cartes routières de l'art, avec les
« frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge
« ou en bleu; qu'enfin il avait fait cela parce qu'il avait
« fait cela. »

Qui a écrit ces lignes? l'auteur des *Orientales*.

Il ne me reste plus qu'à demander pardon d'employer un si grand nom à la défense d'une si petite chose.

Et maintenant je me croirais ingrat de ne pas adresser aux artistes qui ont si vaillamment joué les *Vacances du docteur* les remercîments et les éloges qu'ils méritent.

Plus que jamais je dois à mon cher Tisserant, qui est aussi parfait ami qu'excellent comédien, les félicitations

les plus sincères pour la rondeur, la finesse, la bonhomie, l'autorité douce et sympathique dont il a fait preuve dans le rôle du docteur Brunel. — M. Ribes, dans un rôle ingrat, ardu s'il en fut jamais, a su, par sa diction, sa tenue, sa chaleur, esquiver les difficultés sans nombre qui eussent effrayé tout autre que lui. Aux yeux de quiconque se préoccupe des choses de l'art, le rôle du comte Raoul lui fera autant et même plus d'honneur qu'un rôle plus brillant et plus long. — Mlle Rousseil est une Armande comme il m'eût été difficile d'en trouver une autre. Cette jeune comédienne, dont la place est déjà marquée parmi les comédiennes hors ligne, possède une voix merveilleuse et une conviction émue, ardente, nerveuse même, qui fait passer dans le cœur des spectateurs tous les orages de la passion contenus dans celui de la duchesse. Elle a remporté une victoire complète qui, j'en ai la certitude, ne sera pas stérile pour son avenir plein de promesses. — Mlle Delahaye, toute charmante dans un personnage effacé, m'a laissé le regret de n'avoir pas su tirer meilleur parti d'un talent fin, distingué, naturel, que le public et la presse ont unanimement remarqué. — M. Fassier, qui ne fait que passer dans ce drame, a prouvé, dans une scène du deuxième acte, toute la jeunesse et tout le charme d'un talent qui s'essaye.

Que dirais-je de Mlle Thuillier? Amante passionnée et chaste épouse, à la fois Andromaque et Hermione, Desdemone et Rodogune, elle nous a rappelé ces deux grands noms qui planent au-dessus de la tragédie antique et du drame moderne : Rachel, Dorval.

Je tiens encore et tout particulièrement à remercier M. Eugène Pierron de sa mise en scène intelligente et soignée; l'art minutieux et délicat avec lequel il a su mettre en relief les nombreux détails de cette tragédie intime, prouve un zèle éclairé en même temps qu'une merveilleuse compréhension du théâtre.

Quant à M. Ch. de la Rounat, qui ne craint pas d'ouvrir son théâtre aux tentatives convaincues, il doit savoir combien en lui j'estime et j'aime l'homme et l'artiste.

Amédée ROLLAND.

PERSONNAGES

Le docteur BRUNEL..	MM.	TISSERANT.
Le comte RAOUL D'ORMAISON.............		RIBES.
ANDRÉ....................................		FASSIER.
La duchesse ARMANDE DE VILLIERS........	Mmes	ROUSSEIL.
JEANNE, comtesse D'ORMAISON....		THUILLIER.
CLAIRE..............		DELAHAYE.

La scène se passe à Auteuil de nos jours.

S'adresser pour tout ce qui concerne la mise en scène à M. Eugène PIERRON.

LES VACANCES DU DOCTEUR

ACTE PREMIER

Jardin. — (Pavillon, 2e plan à gauche. — Table et chaises de jardin.)

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE (seule, assise près de la table à gauche).

Je ne puis travailler! Rien ne saurait me plaire,
De mes doutes mortels rien ne peut me distraire!
Je sais que je n'ai pas de preuves contre lui,
Et cependant mon cœur écoute son ennui!
Armande me traitait de fille romanesque
Autrefois, au couvent; elle avait raison... presque!
Car, dans ma soif d'amour, j'ai voulu mon roman,
Et j'ai pris un mari que je rêvais amant!
— Aimer! douter! souffrir! c'est notre sort à toutes!
Armande n'aime pas, elle, et n'a point de doutes,
Et ses jours à ses jours s'enchaînent doucement,
Chacun portant sa paix et son contentement!
Je n'attristerai pas l'amitié qui nous lie;
Armande ignorera qu'auprès d'elle j'oublie
Tout ce que j'ai de fièvre et d'exaltation:
N'est-elle pas ma sœur? Ma sœur d'élection?
— Ah! l'amitié vaut mieux que l'amour!

(Elle penche la tête et rêve.)

SCÈNE II

JEANNE; ARMANDE et CLAIRE, venant du parc.

CLAIRE, à Armande.

Je termine
Le débat, en prenant pour juge ma cousine.
(A Jeanne.)
Ma cousine! — Elle rêve!

ARMANDE, à part.

A quoi?
(Claire touche légèrement l'épaule de Jeanne.)

JEANNE.

Que me veut-on?
Ah! — C'est toi!

CLAIRE.

Qu'avez-vous?

JEANNE.

Moi? rien.

ARMANDE.

Tu souffres!

JEANNE.

Non.

ARMANDE.

Sois franche!

JEANNE.

Je rêvais à ma robe nouvelle,
Que je veux entourer de volants de dentelle.

CLAIRE.

Cousine, n'est-ce pas qu'André viendra ce soir?

JEANNE, distraite.

Je ne sais pas.

ARMANDE.

André parti, tu veux le voir,
Et ton esprit devient maussade et tyrannique
Dès qu'il arrive!

CLAIRE.

Tiens! je l'aime, c'est logique.

ARMANDE.

Explique-nous cela.

CLAIRE.

C'est naturel; — d'abord,

Quand on aime les gens, on a le plus grand tort
De leur montrer l'amour qu'on éprouve; j'ajoute
Qu'en bonne politique il convient que le doute
Aiguillonne leur cœur et que les amoureux
Qui craignent de déplaire en aiment cent fois mieux.

ARMANDE.

Voyez-vous!

CLAIRE.

Plus je suis querelleuse et fantasque,
Plus André devient tendre.

ARMANDE, *riant.*

Oh! la petite masque!

CLAIRE, *à Jeanne.*

Cousine, n'est-ce pas que c'est ainsi qu'on doit
Mener les amoureux qu'on aime?... au bout du doigt!
Mais répondez-moi donc!

JEANNE.

A quoi?

CLAIRE.

Je vous demande...

JEANNE, *se levant.*

Mon Dieu! ne peux-tu pas causer avec Armande!
Tu ne me laisses pas un instant de repos,
Et tu viens me troubler l'esprit à tout propos.

CLAIRE.

Je ne savais pas, moi, que d'une façon telle
L'esprit fût tourmenté de volants de dentelle!
Je ne dirai plus rien puisqu'il en est ainsi;
Vous êtes trop coquette et trop méchante aussi.

ARMANDE, *à part.*

Est-ce que Jeanne aurait deviné quelque chose?

JEANNE.

Claire!... faisons la paix, allons, viens!

CLAIRE.

Non, je n'ose;
Je crains votre dentelle et tremble d'approcher
De vos volants; j'ai peur!

JEANNE.

J'irai donc te chercher.

CLAIRE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! non.

JEANNE.

Embrasse-moi, — là! — vilaine boudeuse!
Tu te figures, toi, qu'on est toujours joyeuse;
Tu ne sais pas encor, blonde tête à l'évent,
Que le front devient lourd et se courbe souvent!
Il faut me pardonner, petite! dans la vie
Toute félicité d'une peine est suivie.
On est tranquille, on est heureuse, autour de vous
Tout est joie et repos, tout est bien, tout est doux,
Et puis l'instant d'après, sans qu'on s'en rende compte,
Une vague tristesse à la tête vous monte;
On n'a pas de raison de souffrir, et pourtant
On souffre — et de souffrir on a le cœur content!

CLAIRE, effrayée.

Je m'en vais appeler Rosine.

JEANNE.

Non, demeure;
Autant je me sentais maussade tout à l'heure,
Autant me voilà gaie à présent, et je ris
De mes grands désespoirs par tes baisers guéris!

CLAIRE.

Oh! vous aurez beau faire et vous aurez beau dire,
Si le docteur Brunel...

JEANNE, vivement.

Il ne ferait que rire
De cette humeur en l'air! — Silence sur ce point!

ARMANDE, à part.

Celui-là, j'en ai peur, parce qu'il y voit loin!

CLAIRE.

Sa présence pourtant serait la bienvenue!

JEANNE.

Tu me parlais d'André, n'est-ce pas? continue.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRUNEL.

BRUNEL, en dehors.

Ne vous dérangez pas!

CLAIRE.

Justement le voici.

BRUNEL.

C'est moi! Vous allez bien? Pas mal, et vous? Merci!
Tout le monde va bien! — trop bien même; j'abdique.
Je crois que la santé devient épidémique.
Ma parole d'honneur, j'ai quitté la maison;
Personne ne meurt plus... c'est ma morte-saison!

ARMANDE.

Pauvre docteur!

BRUNEL.

Aussi voyez les conséquences;
Il faut que je m'amuse et prenne des vacances.

ARMANDE.

Les médecins sont bien malades!

CLAIRE, riant.

C'est leur tour.

ARMANDE.

Vous nous tâtez le pouls?

BRUNEL.

Pour vous dire bonjour.

(A part.)

Tiens! tiens!

ARMANDE, riant.

Vous avez l'air d'un docteur de Molière.

BRUNEL.

La médecine alors n'était qu'une écolière;
Messieurs Fleurant, Purgon, Thomas Diafoirus,
Vous traitaient, *traitabant*, avec des mos en *us*
Risiblement tirés du creux de leur cervelle;
Mais nous avons changé tout cela. — Sganarelle
Pressentait l'avenir Que ressentez-vous?

JEANNE.

Rien!

BRUNEL.

Bon! vous cachez le mal!

ARMANDE.

Si nous nous portons bien!

BRUNEL.

C'est qu'il est dans vos cœurs, s'il n'est pas dans vos têtes!

JEANNE.

Mais...

BRUNEL.

Nous savons pourquoi nos filles sont muettes
A présent! C'est fâcheux! Vous pouvez tout cacher;

Cela me donnera le plaisir de chercher!
(A Armande.)
Sérieusement?

ARMANDE.

Quoi?

BRUNEL.

• Tu n'as pas la migraine?

ARMANDE.

Point!

BRUNEL, à Jeanne.

Ni maux d'estomac?

JEANNE.

Non.

BRUNEL, à Armande.

Ni chaleur soudaine?

ARMANDE.

Aucune.

BRUNEL, à Jeanne.

Ni lourdeur?

CLAIRE.

Oh! mon Dieu! que de ni!
Tirez-lui donc la langue et que ce soit fini!

BRUNEL.

Gamine!
(Il prend Armande et Jeanne sous le bras.)
Ça, voyons, que chacune soit franche!
Raillez le médecin, j'y consens; en revanche,
Si je fais bon marché du titre de docteur,
Ne voyez que l'ami; je fus votre tuteur,
Et j'avais droit jadis à votre confidence:
Ai-je jamais manqué de tact et de prudence?

ARMANDE.

Non!

JEANNE.

Non!

BRUNEL.

Souvenez-vous! (A Jeanne.) Ton père, Albert Moreau,
Riche banquier, mourut te laissant au berceau
Sans parents — Je devins le tuteur de sa fille,
Ayant été jadis l'ami de sa famille.
(A Armande.)
Environ cette époque, un autre compagnon
De collége mourut aussi, Paul de Grignon,

Ton père ; tu n'avais pour unique héritage
Qu'un grand nom ; c'était trop ou trop peu pour notre âge.
Le sort me fit ainsi père de deux enfants,
Deux filles, dont l'aînée avait alors cinq ans.
Je vous fis élever tout comme si chacune
Avait le même sang et la même fortune.
(A Jeanne.)
Toi plébéienne et riche,
(Montrant Armande.)
Elle noble, sans rien,
Vous donnant à chacune une sœur, un lien,
Un amour fraternel, à vous qui dès l'enfance
N'aviez plus de parents, peut-être une défense
Pour l'avenir, enfin un mutuel appui.
Ai-je eu tort ou raison? répondez aujourd'hui.

ARMANDE, serrant la main de Jeanne.

Si vous eûtes raison!

JEANNE.

La nature est bien forte,
L'amitié plus encore ; entre nous deux qu'importe
Ma fortune et le nom que son père a porté :
Nous sommes sœurs ; le cœur a fait la parenté.

BRUNEL, assis.

Bien! et pour accomplir complétement ma tâche,
J'étudiai vos goûts, votre esprit, sans relâche.
N'ai-je pas exaucé vos plus secrets désirs?
(A Armande.)
Toi, tu rêvais, enfant, le monde et ses plaisirs;
Pauvre, tu convoitais un nom et la richesse,
Et c'est grâce à mes soins que te voilà duchesse!
(A Jeanne.)
Toi, riche, dont le rêve était moins exigeant,
Tu n'ambitionnais ni le nom, ni l'argent,
Car il faut à ton cœur un cœur qui te comprenne,
Et dont la loyauté soit égale à la tienne.
Je crois donc avoir eu complétement raison
De te faire épouser le comte d'Ormaison,
Cœur ardent, volonté faible, d'une faiblesse
De poëte et d'enfant, qui n'est pas la mollesse ;
Mais en qui ce défaut est vite racheté
Par un esprit très-large et plein d'honnêteté.
Eh bien?

ARMANDE.

Mais nous n'avons nul secret à vous taire.

JEANNE.

Aucun.

ARMANDE.

Pourtant, docteur, s'il vous faut un mystère,
En y réfléchissant nous pourrons l'inventer.
Est-ce ma faute, à moi, si sans vous consulter
Ce pouls qui vous offusque a le tort ridicule
D'être trop capricant ou trop duriuscule?

BRUNEL, *se levant.*

Vous plaisantez? très-bien! à votre aise! le mal
Est mille fois plus grave alors, il est moral.

CLAIRE, *tendant son bras à Brunel.*

Monsieur le médecin...?

BRUNEL.

Oh! quant à toi, petite,
Si le pouls bat si fort, c'est que le cœur bat vite.
On sait ta maladie, et l'on t'en guérira
Dès qu'au menton d'André la barbe fleurira!

CLAIRE.

Mais il en a, docteur!

BRUNEL.

Vraiment, mademoiselle!
— Autant que de cheveux avait Cadet Rousselle!

CLAIRE.

Hou! le vilain docteur!... vous me paîrez cela.

BRUNEL, *à part.*

Pour qu'on le cache tant, c'est que le mal est là!
— Raoul se porte bien?

JEANNE.

Il est un peu malade,
Sans se plaindre pourtant; mais il devient maussade,
Triste, préoccupé, sans qu'on sache pourquoi.

ARMANDE.

La science!

BRUNEL.

Parbleu!

ARMANDE.

Je le disais bien, moi!
Raoul travaille trop! — Depuis qu'il s'imagine
Posséder le secret de faire une machine

Qui défriche, ensemence et fauche à la vapeur
Il est tout hérissé de mots à faire peur !

BRUNEL.

Laissons cela ! Le duc est à Rome ?

ARMANDE.

Il voyage
Pour promener sa goutte.

BRUNEL.

Oh ! la goutte à son âge
Est un mal précieux ; ce remède cuisant
Tient l'esprit en éveil et stimule le sang.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAOUL, allant embrasser Jeanne.

JEANNE.

Ah ! Raoul !

ARMANDE, en sursaut.

Ah !

JEANNE.

Qu'as-tu ?

ARMANDE.

Je rêvais !

BRUNEL, à part.

C'est bizarre !

ARMANDE.

Le comte m'a fait peur, et...

RAOUL, vivement.

Le fait n'est pas rare
Quand l'esprit est plongé dans la réflexion ;
Un mot brusque produit une commotion...

BRUNEL.

Oui, ce n'est rien !

ARMANDE.

J'en ris maintenant la première.

RAOUL, embarrassé.

C'est une émotion qui semble singulière
Dès le premier abord...

BRUNEL.

C'est un tressaillement
Du système nerveux surpris, tout bonnement!

ARMANDE.

Oui. N'est-ce pas, docteur?

RAOUL.

Mon Dieu! pas autre chose.

BRUNEL, à part.

Mais les tressaillements n'ont jamais lieu sans cause;
Est-ce qu'Armande?... Oh! non! quelle accusation!
Et cependant Raoul est plein d'émotion.
(Haut, à Raoul.)
Causons de tes travaux!

ARMANDE.

Encor l'agriculture!
Semer et récolter! La charmante posture
Pour un fils des croisés!

RAOUL.

Pourquoi non?

ARMANDE.

Ah! bravo!
Alors aux laboureurs apprenez le piano!
Quand les nobles feront la besogne des rustres,
Ce seront les bouviers qui danseront aux lustres.

BRUNEL.

Ma chère, ouvre au hasard les journaux, tu liras :
Concours régional, premier prix de verrats,
Le vicomte de B...; mention honorable,
Marquis de Z...

ARMANDE.

Mais c'est affreux! c'est déplorable!

BRUNEL.

D'accord! mais c'est la mode, et Raoul a compris
Qu'il faut suivre la mode à peine de mépris.
On ne demande plus aujourd'hui qui vous êtes,
Comme par le passé, mais bien ce que vous faites.
Soyez agriculteur ou marchand; ce qu'on veut,
C'est que chacun travaille et fasse ce qu'il peut.
Etre noble à présent signifie : être utile;
— Au temps de mes vingt ans on était plus futile:
Les jeunes gens n'avaient qu'un seul but, le plaisir;
Mais ils avaient un art, ils savaient le choisir.
Aujourd'hui la jeunesse est une lettre morte;

Nous naissons sérieux ; le siècle nous emporte
Avec tant de furie et de rapidité,
Que la jeunesse touche à la caducité !

ARMANDE.

Soit ! — Ce sont des travaux bien dignes de sa race !

RAOUL.

Pourquoi non, s'il vous plaît? Que faut-il que je fasse
A moins d'user mes jours, tapi dans un comptoir,
Au drame palpitant du doit et de l'avoir?
— La noblesse n'est pas encor décapitée ;
Frappons du pied le sol, nous sommes fils d'Antée!
Au lieu de colporter de salons en salons
Des regrets à cette heure indignes de grands noms,
Regardons sur le mont, dans le val, dans la plaine,
Cet homme patient, sobre, dur à la peine,
Qui marche la faucille ou la serpe à la main,
Aujourd'hui notre égal, notre maître demain :
C'est le paysan lourd qui vaillamment essuie
Le chaud, le froid, le vent, la poussière, la pluie ;
C'est le noble en sabots, né d'hier seulement :
La terre est sa maîtresse, il l'aime rudement !
Aussi rien ne repaît sa convoitise austère ;
Il a soif d'acquérir, il a faim de la terre :
L'usure et les procès ne le rebutent pas,
Il sait qu'il a pour lui tête dure et bons bras!
Il fait beau contempler ce mangeur de domaines ;
Vieux donjons, parcs royaux, forêts contemporaines
De la Gaule latine et des temps féodaux,
Rien n'a rassasié cet avale-châteaux,
Rien ne rassasira son appétit vorace,
Et nous verrons demain ce paysan tenace,
Si nous nous endormons dans notre oisiveté,
Refaire à son profit la féodalité !

BRUNEL.

C'est ce que ne voient pas les gens à courte vue.

ARMANDE.

Voilà de beaux discours qui sentent la *Revue*
Des Deux-Mondes; mais comme ils sont très-longs...

RAOUL.

Alors ?

ARMANDE.

C'est un moyen poli de nous mettre dehors !

RAOUL.

Ah! duchesse, restez!

ARMANDE.

Viens-tu, Jeanne? Il me semble
Que ces agriculteurs ont à causer ensemble.

CLAIRE.

C'est bien fait! Nous allons, nous, parler de chiffons,
Et c'est plus sérieux que vos discours bouffons!

(Jeanne, Armande et Claire sortent.)

SCÈNE V

BRUNEL, RAOUL.

BRUNEL, prenant le bras de Raoul.

Est-ce que tu n'as pas remarqué la comtesse?

RAOUL.

Ma femme?

BRUNEL.

Je lui trouve une étrange tristesse.

RAOUL.

Bah! — Que faites-vous donc?

BRUNEL.

Ne bouge pas!... — Voilà!

(A part.)

On est très-agité dans cette maison-là!

(Haut.)

Dis-moi, vous n'avez pas eu la moindre querelle?
Quelque discussion pour une bagatelle?
Pour quelque mot trop vif — ou par trop réservé?

RAOUL.

Non, je ne m'en souviens nullement.

BRUNEL.

J'ai rêvé.

RAOUL, à part.

Est-ce que le docteur voudrait me tendre un piége?

BRUNEL.

Tu ne m'en veux pas?

RAOUL.

Moi! De quoi vous en voudrais-je?

BRUNEL.

Je me porte garant, sachant ta loyauté,
Que les torts ne sauraient venir de ton côté.

RAOUL.

D'aucun côté, docteur!

BRUNEL.

Tu sais, il est une heure
Où chez les plus épris il faut que l'amour meure!
J'entends cette chaleur de tendres sentiments
Qu'ont les jeunes époux qui sont jeunes amants;
Car cette affection, qui peut paraître éteinte,
N'en devient pas moins forte en devenant plus sainte!
En perdant de l'amour la terrestre moitié,
Le cœur taille dans l'autre une large amitié
Dont la base solide est l'estime sincère
Que le temps a fondée et que le temps resserre,
Et dont les fruits tardifs, mais doux encor, sont nés
Et des bonheurs reçus et des bonheurs donnés.

RAOUL.

Ne craignez rien, docteur; car sur cette matière
Nous voyons tous les deux de la même manière.
En douter un instant serait pour m'offénser.
Croyez ..

BRUNEL.

Oui! (A part.) Je crois bon de te le retracer.
(Haut.)
Revenons au motif réel de ma visite.
Ecoute-moi. — Tu vas t'habiller au plus vite
Et courir chez Giraud l'académicien;
Il demeure à deux pas, ton jardin touche au sien.
Tu sais qu'il est expert en fait d'agronomie;
Il a fait un rapport en pleine académie,
Et grâce à ce rapport, qui tient tout le journal,
Ton mémoire agricole a le prix décennal!
Tu vois que tu lui dois quelque reconnaissance.

RAOUL.

Je ne le connais pas!

BRUNEL.

Vous ferez connaissance;
C'est un homme influent de qui le bras va loin,
Et qui te poussera quand il sera besoin.
— Parle flatteusement de sa littérature.

RAOUL.

Il n'a jamais écrit qu'un cours d'agriculture.

BRUNEL.

Qu'importe! soutiens-lui que son cours est écrit
Avec beaucoup d'ampleur, de sagesse et d'esprit.

RAOUL, *riant.*

Et que dans son traité sur la pomme de terre
Il a su retrouver le style de Voltaire!

BRUNEL.

L'éloge le plus doux qui soit en pareil cas...

RAOUL.

Est justement celui qu'on ne mérite pas!
Mais cet éloge-là...

BRUNEL.

Ne coûte rien en somme,
Et te servira fort! Je connais le bonhomme,
Et si de son concours tu peux être assuré,
Avant qu'il soit longtemps tu seras décoré.

RAOUL.

Alors, je ne devrai...

BRUNEL.

Ta science est réelle,
On ne la niera pas; mais te suffira-t-elle?
Peut-être! Quant à moi, j'ai cru m'apercevoir
Qu'un peu de savoir-faire aidait le vrai savoir;
Nous avons le savoir, ayons le savoir-faire,
Et nous réussirons!

(Raoul sort.)

SCÈNE VI

BRUNEL, *seul.*

Tous, — j'en excepte Claire, —
Ont la fièvre! Voyons, que cache-t-on céans?
Tout est calme au dehors, tout est trouble au dedans.
Armande tremble et Jeanne est triste! — Chez la femme,
Ce que doit ausculter un médecin, c'est l'âme;
Le mal est là! le corps n'est rien! La femme n'a
Qu'un but et qu'un désir : aimer, rien au delà!
C'est là sa fonction, c'est la loi de son être!
— Les divers sentiments qu'elle nous fait paraître,

Hypocrisie, orgueil, colère, ambition,
Sont les masques divers que prend sa passion.
Et théoriquement, comme dans la pratique,
Elle ne suit toujours qu'une même logique.
Mère du dévouement ou de la trahison,
La logique du cœur — qui manque de raison !

SCÈNE VII

BRUNEL, ARMANDE, JEANNE.

JEANNE, *appuyée au bras d'Armande.*

Le soleil est trop beau ! l'azur du ciel m'ennuie,
Je voudrais de l'hiver, du brouillard, de la pluie !

ARMANDE.

Le charitable vœu ! (*A Brunel.*) Le comte est envolé ?

JEANNE.

Où donc est mon mari ?

BRUNEL.

Raoul ? il est allé
Se jeter dans les bras d'un illustre agronome ;
Car il passe à cette heure à l'état de grand homme !

ARMANDE.

Comment ?

BRUNEL.

N'essayez plus de le déprécier,
C'est le Cincinnatus de ce siècle boursier !
Sa machine à vapeur qui n'est plus un mystère
S'en va faire le tour du monde, — l'Angleterre
Et les États-Unis l'adoptent à grands cris,
L'Académie enfin lui décerne le prix
De je ne sais plus quoi, qui rappelle la gloire
De je ne sais qui, d'immortelle mémoire !

JEANNE, *indifférente.*

Ah !

ARMANDE, *sèchement.*

Vous en plaisantez d'une telle façon...

BRUNEL.

Bah ! si je fausse l'air, je chante la chanson,
Et cela n'est pas tout !

ARMANDE.

Vraiment ?

BRUNEL.

A la manière
Dont il fait son chemin, bientôt sa boutonnière...

ARMANDE, joyeuse.

Il sera décoré !... demain ?

BRUNEL.

Attends un peu !

ARMANDE.

S'il mérite de l'être, au demeurant.

BRUNEL.

Parbleu !
— Et puis c'est notre ami, n'est-ce pas?

ARMANDE.

Je suis sûre
Qu'il mérite de l'être ! Ah! la haute tournure
Qu'aura notre Raoul; c'est un charmant garçon,
Et...

BRUNEL.

Voilà qui suffit, c'est bien simple !

ARMANDE.

Mais non,
Et son invention qui brise la routine !. .

BRUNEL, à Jeanne.

Ah çà, tu ne dis rien: son succès te chagrine?

JEANNE.

Moi ? je suis joyeuse !

BRUNEL.

Ah !

JEANNE.

Je dis ce que je sens.

BRUNEL.

Ah !

JEANNE.

Je suis très-joyeuse !

BRUNEL.

Enfant ! je te comprends.
Tu boudes la science ! au fond ce qui t'afflige,
C'est que depuis longtemps ton mari te néglige;
Il est trop occupé pour te paraître épris;
Vois-tu, c'est le travers de tous ces grands esprits.
Ces hommes sérieux qu'on nomme gens pratiques,

Une fois enfoncés dans leurs mathématiques,
D'un tas d'inventions ont le cerveau farci,
Quand ils lèvent le nez de leur papier noirci,
C'est pour ouvrir des yeux, atones, dans l'espace,
Des yeux qui ne voient pas! et si leur femme passe
Dans le rayonnement de toute sa beauté,
Ils lui disent que B plus X égale T!
Ils ne comprennent pas que le mot du problème
Se trouve dans les yeux de la femme qu'on aime!
Ce sont de grands nigauds! — Cependant ton mari
N'est qu'à moitié malade et peut être guéri.
Seulement, c'est à toi qu'en appartient la cure;
La cure en est toute simple et je fais la gageure
Qu'il suffit bonnement pour le guérir du coup,
De tes deux jolis bras à l'entour de son cou.

JEANNE.

Le remède est bien simple, et cependant je doute...

BRUNEL, à part.

Serais-je sur la voie?... — Il faut coûte que coûte
M'assurer dès demain si j'ai tort ou raison.
En tous cas mon discours est de toute saison;
S'il porte fruit, tant mieux! C'est comme le remède
Qu'on donne au moribond; si Dieu lui vient en aide,
On le guérit; s'il meurt, la science est en paix,
Car un remède nul ne peut être mauvais.
(Haut.)
A propos, mon enfant, il faut que je te dise
Une décision depuis ce matin prise;
J'ai besoin de grand air, je me suis consulté,
Et comme Paris manque à présent de gaîté,
Je me suis ordonné quinze jours de campagne.

ARMANDE.

Vos malades, docteur, y perdront!

BRUNEL.

Qui perd gagne!
Et comme je rirais de retour à Paris,
Si j'allais retrouver mes malades guéris!

ARMANDE, à part.

Pourquoi veut-il rester?

JEANNE.

Je vais à l'instant même...

BRUNEL, la retenant.

Je connais le chemin ! Ma chambre est au deuxième,
Et donne sur le bois — un splendide coup d'œil !
(A part, en sortant.)
Il faut soigner d'abord les malades d'Auteuil !

SCÈNE VIII

ARMANDE, JEANNE, assise.

ARMANDE, à part.

Je saurai le secret de sa mélancolie !
(Haut.)
Jeanne, se peut-il donc que ta mémoire oublie
Les jours heureux passés à l'ombre du couvent ?

JEANNE.

Hélas ! je les regrette et j'y rêve souvent !

ARMANDE, s'asseyant près d'elle.

En ces jours après qui, comme toi je soupire,
Nos lèvres s'entrouvraient pour prier et sourire,
Et nos plus grands chagrins se trouvaient consolés
Par une confidence en ces jours envolés !

JEANNE.

Je n'ai pas de chagrins, et ta sollicitude...

ARMANDE.

Tu ne sais pas mentir, tu manques d'habitude !
Mais ton mal se trahit dans ta voix, dans tes yeux :
Conte-moi ta douleur ! — ton secret ? — je le veux !
(Silence.)
Lorsque je t'ai revue après un long voyage,
Ton cœur s'est souvenu des plaisirs d'un autre âge,
J'étais seule à Paris ; tu m'as dit : « Viens, ma sœur,
« Le temps fuira peut-être avec plus de douceur ;
« A deux, la vie est belle et bonne quand on s'aime,
« Et d'ailleurs n'es-tu pas comme une autre moi-même ! »
(Silence.)
J'acceptai franchement ton hospitalité,
Et pourtant ton silence est une dureté !

JEANNE, éclatant.

Eh bien ! oui, vois, je pleure ! Eh bien ! oui, tiens, je souffre,
Je porte sur le corps une robe de soufre

Qui me brûle les os, je meurs à petit feu;
Et j'espère en la mort comme j'espère en Dieu!

ARMANDE.

Mais quel chagrin...?

JEANNE.

Raoul!

ARMANDE.

Ciel!

JEANNE.

Tu pâlis!

ARMANDE, troublée.

Moi, Jeanne,

Je...

JEANNE.

Ne te démens pas, ta pâleur le condamne.
Tu devines mon mal! Il me trompe! — ô ma sœur!
Mon mal te fait souffrir, va, je connais ton cœur!
— Bien des fois, comme au jour de l'enfance première,
De mon cœur à ma bouche a monté la prière;
J'ai crié vers le ciel! Rien ne m'a répondu,
Que cette voix funeste à mon repos perdu
Ton mari te trahit! — Avec qui? Je l'ignore;
Mais à le regarder tout me le prouve encore:
Sa voix, ses yeux, son geste et ce je ne sais quoi
Qui tressaille, qui souffre et qui proteste en moi!
Je n'en avais pas fait mon mari, mais mon maître;
Devant sa volonté, c'était mon plaisir d'être
Moins qu'une esclave encore! Hélas! tu le sais bien,
Son amour excepté, tout pour moi n'était rien!
C'était de son amour que je vivais, l'épreuve
Est trop lourde à porter; lui vivant, je suis veuve;
Car l'époux de mon âme est bien mort en effet.
Aussi, je puis partir: adieu! Mon temps est fait!
— Mais non, ce n'est pas vrai, je pleure, je suis lâche!
Pour prendre mon Raoul, il faut qu'on me l'arrache!
Mais contre qui lutter? Oh! je veux le savoir,
Ce n'est pas seulement mon droit, c'est mon devoir!

ARMANDE.

Jeanne!

JEANNE, exaltée.

Ah! si je savais la femme qui me vole
Mon bonheur de deux ans, vois-tu...

ARMANDE.

Tu deviens folle !

Calme-toi ! calme-toi !

JEANNE.

J'irais... je lui dirais...

Je ne lui dirais rien... — oh ! non, — je la tuerais !

ARMANDE.

Ma Jeanne, calme-toi, quelqu'un pourrait t'entendre !

JEANNE.

Me calmer ! me calmer ! Ah ! tu ne peux comprendre
L'amas de désespoirs en mon cœur enfermé ;
Car toi, tu n'aimes pas, tu n'as jamais aimé !

(Elle tombe sur un fauteuil.)

ARMANDE.

Je n'ai jamais aimé !

JEANNE.

Toi ?

ARMANDE (avec ironie).

C'est vrai ! — mais, peut-être
Était-ce pour aimer que Dieu m'avait fait naître !
Peut-être qu'un vieillard froid, triste et compassé
N'était pas l'idéal saintement caressé
A l'ombre du couvent, quand folles et rieuses,
Répandant notre cœur en paroles joyeuses,
Sûre de l'avenir, chacune trait pour trait,
De l'époux de son rêve esquissait le portrait !
— Je n'ai jamais aimé ! — Tu me crois donc de pierre ?
Et si je te disais que j'aimai la première
Et qu'à l'heure où ton cœur encore ensommeillé
Ne s'était pas ouvert, il s'était éveillé
Dans le mien un amour magnifique ! — Tu pleures
Comme pleure une enfant ! — As-tu compté les heures
De mes nuits sans sommeil ? — Ah ! tiens, pleure plus bas !
On dompte la nature, on ne la détruit pas,
Et tu rallumerais dans mon âme engourdie
Un foyer mal éteint où couve un incendie !
— Il était jeune, fier, noble, plein de vertu,
Et c'était mon Raoul, à moi ! Me comprends-tu ?
Mais mon rêve fut court ! — Un matin, la misère
Comme dans un étau m'étreignit dans sa serre !
Devant la pauvreté le sang de mes aïeux
Reflua vers mon cœur et je fermai les yeux.

Le duc m'offrait sa main, un nom et la richesse,
Il fallait devenir ouvrière ou duchesse:
L'orgueil me conseillant, je n'osai refuser;
Mais c'est le célibat qu'on m'a fait épouser!
Et maintenant, plains-toi! car tu me fais sourire!

JEANNE.

Avoir rêvé l'amour, ce n'est rien; le martyre,
C'est l'amer souvenir d'un bonheur regretté :
On ne regrette pas ce qu'on n'a pas goûté!

ARMANDE.

Si Raoul te trahit, celle qui souffre et pleure
— Quand elle ose pleurer, — qui regrette à toute heure
— Et qui ne peut montrer au monde son regret, —
C'est la femme qui l'aime et qui l'aime en secret!
Toi, tu peux étaler ta douleur légitime,
Le monde te plaindra! — Sa douleur est un crime.
Vos deux cœurs sont peut-être également épris,
Et le monde n'aura que sévères mépris
Pour cet amour profond que chaque instant efface;
Car elle aura beau faire, à chaque heure qui passe,
L'instant fatal approche où le mari lassé,
Reniera le présent au profit du passé!
On quitte la maîtresse, on revient à l'épouse,
Et triste comme Agar, la maîtresse jalouse,
Promise à l'abandon, maudite par la loi,
N'a d'autres voluptés que sa haine pour toi!

JEANNE.

C'est elle que tu plains! — Toi! — Ta pitié proclame
Le droit de la maîtresse au foyer de la femme!

ARMANDE, se remettant de son trouble petit à petit.

Je ne proclame rien, car je n'ai rien osé
Qui pût froisser ton cœur ayant tout supposé!
— D'ailleurs, ta jalousie est une fausse alerte:
Tu possèdes le bien dont tu pleures la perte;
Le docteur t'a dit vrai, Raoul est occupé
De ses inventions, et ton cerveau frappé
S'efforce à lui créer des torts imaginaires;
Il a tout bonnement les soucis ordinaires
A tous les inventeurs : tout inventeur en a;
C'est une chose simple, et je ne vois pas là,
En y réfléchissant, de quoi se mettre en peine
Et répandre des pleurs comme une Madeleine!

JEANNE.

Que te dire? Le cœur se trompe rarement!

ARMANDE.

Et voilà le motif de ton ressentiment?
Tu n'as, contre Raoul, aucune preuve?

JEANNE.

Aucune!

ARMANDE.

Et d'un pressentiment tu lui gardes rancune?
C'est de l'enfantillage ou de la cruauté.
Pauvre innocente, va! lorsqu'on a ta beauté,
C'est presque blasphémer que de perdre courage!
Ce serait, à t'en croire, un difficile ouvrage
Que de se faire aimer avec ce front charmant!
Regarde ton mari, ce sera ton amant!
— Crois-moi, suis mes conseils, sois calme, deviens brave
Et coquette surtout! Ne te fais plus l'esclave
De Raoul!... et c'est lui qui pleurera demain!

JEANNE.

Comment?

ARMANDE, *à voix basse.*

Ne tiens-tu pas la vengeance en ta main?

JEANNE.

Moi?... — L'amante peut bien se venger, non l'épouse.
L'amante a ses fureurs; mais la femme jalouse
De l'honneur du mari dont elle a pris le nom
Peut le vouloir punir! le déshonorer... Non!

ARMANDE, *vivement.*

Tu ne me comprends pas! Ce que j'ai voulu dire,
C'est que tu possédais des armes pour séduire
Ton mari... Sois coquette!...

JEANNE.

Oui! — Tu m'ouvres les yeux.
Raoul me reviendra!... Je le sens, je le veux!
— Puisqu'il ne suffit pas d'aimer pour qu'on vous aime;
Puisqu'un trop grand amour est une faute même,
J'apprendrai l'art de feindre et de passer soudain
De l'extrême tendresse à l'extrême dédain;
Je saurai la science, exécrable et charmante,
D'allumer le désir dans un cœur qu'on tourmente,

D'irriter les regrets et de dompter l'orgueil
Avec un geste, un mot, un sourire, un coup d'œil;
Nulle cause n'étant plus sainte que la mienne,
J'emploierai les moyens de la comédienne
S'il le faut; et demain, tu jugeras l'effet
De tes sages conseils !

ARMANDE, *à part, la regardant sortir.*

Demain!... — Ah! — Qu'ai-je fait?

(Elle tombe sur le divan.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, seule, réfléchissant, dans l'attitude de Jeanne au lever du rideau du premier acte.

Depuis que le docteur est ici, mon secret
M'échappe, je le sens — il m'observe. — On dirait
Qu'il a lu sur mon front ma passion fatale.
— Jeanne ignore toujours que je suis sa rivale.
Mais le Docteur sait tout puisqu'il veut m'éloigner!
Et malgré l'intérêt qu'il peut me témoigner,
De ses obsessions je ne suis pas la dupe :
Le soin de ma santé n'est pas ce qui l'occupe;
Je me porte à merveille, et je n'ai pas besoin
D'aller chercher l'air pur et la santé si loin!
Peut-être a-t-il raison .. (Se levant.) Mon amour est un crime!
Mais dussé-je rouler jusqu'au fond de l'abîme
Je ne partirai pas! — J'ai fait jusqu'à ce jour
Trop de concessions lâches à cet amour
Pour l'étouffer! — Hélas! tout ce qui fait la femme,
Les noblesses du cœur et les pudeurs de l'âme,
J'ai tout pris, l'amitié, l'honneur, l'opinion
Pour en faire litière à cette passion :
Je ne partirai pas! — Si cet amour funeste
Doit s'écrouler sur moi, que m'importe! Je reste
Et je le défendrai jusqu'au dernier moment,
Quitte à m'ensevelir sous son écroulement!
— Ah! chassons cette idée! — Au fond, j'ai peur, je tremble!
— Raoul ne m'aime plus comme autrefois. — Il semble
Contraint à mon aspect! — Ah!

(Elle sort en rêvant. — Entrent André et Claire.)

SCÈNE II

CLAIRE, ANDRÉ, ARMANDE.

CLAIRE.

Pourquoi reculer?

Jeanne est ta cousine.

ANDRÉ.

Oui!

CLAIRE.

Tu peux donc lui parler!

Si tu m'aimais, André!

ANDRÉ.

Si je t'aimais.!... Mais Claire

Je viens de te jurer...

CLAIRE.

Jurer! la belle affaire!

Quand on aime les gens, il faut les épouser.

ANDRÉ.

Mais je n'ose lui dire...

CLAIRE.

Il faut oser... oser!

Veux-tu que ce soit moi?

ANDRÉ, *vivement.*

Tu triompherais d'elle!

CLAIRE.

Le beau rôle à jouer pour une demoiselle!
C'est moi qui supplierais avec humilité
Qu'on daignât m'accorder ta main? — En vérité,
Tu te moques!

ANDRÉ.

Mais non! vingt fois, avec courage,
J'ai voulu lui parler de notre mariage,
Chaque fois que j'allais lui demander ta main,
Elle m'interrompait en me disant : Gamin!
Attends encore un peu que ta barbe fleurisse,
Quand tu seras majeur!

CLAIRE.

Mais c'est une injustice!
Depuis plus de trois mois te voilà bachelier,
Et je te trouve, moi, très-bon à marier!

ANDRÉ.

Très-bon ! c'est évident !

CLAIRE.

C'est de la tyrannie !

ANDRÉ.

La barbe ferait donc le bonheur ? je le nie !

CLAIRE, frappant du pied.

Révoltons-nous !

ANDRÉ.

C'est dit ! Oui, trouvons un moyen ! (Silence.)

CLAIRE.

André !

ANDRÉ.

Quoi ?

CLAIRE.

Trouves-tu ?

ANDRÉ.

Non, je ne trouve rien

Et toi ?

CLAIRE.

Ni moi non plus.

ANDRÉ.

Ah !

CLAIRE.

Parle !

ANDRÉ.

Je t'enlève !

CLAIRE.

Ce serait très-joli si ce n'était un rêve !

ANDRÉ.

Essayons.

CLAIRE.

Par malheur le monde a fait l'essai !...

ANDRÉ.

De quoi ?

CLAIRE.

Du télégraphe électrique !

ANDRÉ.

C'est vrai !

Cherchons encore ! (Silence.)

CLAIRE.
Eh bien?
ANDRÉ.
Du coup, j'ai mon idée!
Ce soir, notre union peut être décidée.
Il faut aller trouver...
CLAIRE.
C'est cela!
ANDRÉ.
Qui?
CLAIRE.
Ma foi,
Je ne sais pas, pourvu que tu saches qui, toi!
ANDRÉ.
Il faut aller trouver et supplier Armande
De se charger de faire à Jeanne ma demande;
Car si nous parvenons à l'attendrir...
CLAIRE.
Tu crois
Qu'elle ferait tomber les obstacles.
ANDRÉ.
Vingt fois!
Jeanne a pour la duchesse une amitié très-grande,
Elle accordera tout!
CLAIRE, montrant Armande, qui rentre.
Allons prier Armande!
Viens!
(André va se poster à droite d'Armande et Claire à gauche.)
ANDRÉ, d'une voix suppliante.
Madame!...
CLAIRE, de même.
Madame!...
ARMANDE.
Hé! mais, que voulez-vous?
Pourquoi cet air contrit?
ANDRÉ et CLAIRE.
Ayez pitié de nous!
ARMANDE.
Pitié! — Comment? — parlez!
CLAIRE, à André.
Parle!

ANDRÉ.

Non, toi; commence!

ARMANDE.

Il vous arrive donc quelque malheur!

CLAIRE.

Immense!

André veut m'épouser...

ARMANDE.

Je le sais de ton gré.

CLAIRE.

Donc tout irait fort bien sans le menton d'André.

ARMANDE, riant.

Qu'y puis-je?

ANDRÉ.

Vous pouvez en plaidant notre cause
Nous la faire gagner.

ARMANDE.

Moi?

ANDRÉ.

Rarement Jeanne ose
Etre d'un autre avis que le vôtre. — Il suffit
D'un mot de votre bouche à lever l'interdit.
aissez tomber ce mot; vous êtes belle et bonne,
De nos jeunes amours devenez la patronne,
Et nous vous bénirons comme l'on bénit Dieu!

ARMANDE.

La tâche est difficile!

CLAIRE.

En essayant un peu!

ARMANDE.

Eh bien! soit; j'essaîrai!

CLAIRE.

Quel bonheur!

SCÈNE III

ARMANDE, CLAIRE, ANDRÉ, BRUNEL.

BRUNEL, qui est entré sur les derniers vers.

Bien, duchesse!

CLAIRE.

Le docteur !

BRUNEL.

A nous deux nous tiendrons la promesse.

(Mouvement de joie de Claire et d'André.)

C'est bon ! c'est bon ! le jour où l'on vous marîra,
Vous me remercîrez, et ce jour-là viendra ;
Car, sans qu'il soit besoin que je le lui rappelle,
Jeanne fera pour vous ce que j'ai fait pour elle.

(Regardant Armande.)

Raoul l'aime, et son cœur ignore encor l'oubli.

(A part.)

J'avais bien deviné, la duchesse a pâli.

(Haut.)

Ainsi, mes amoureux, chassez-moi la tristesse :
Lorsque l'on a pour soi l'amour et la jeunesse,
Il faut parler d'amour à bouche que veux-tu !
La jeunesse et l'amour, c'est toute la vertu.

(A Claire et à André.)

Allez !

(Sortent Claire et André.)

SCÈNE IV

ARMANDE, BRUNEL.

BRUNEL, gravement.

Tu ne pars pas ?

ARMANDE.

Non !

BRUNEL.

Ah ! — Donc Gênes, Pise,
Florence, Asti, Milan, et Naples et Venise...

ARMANDE.

N'ont pas d'attraits pour moi.

BRUNEL.

Tes instincts vagabonds
Ne te pousseront pas vers la ville aux sept monts ?
Au berceau triomphal de la Louve Latine,
Pour contempler, rêver, fouler sous ta bottine,
Sur ce sol, aujourd'hui vaste champ de repos,
La poussière qu'ont fait vingt siècles de héros ?

Toutes ces visions me trottent dans la tête;
Si j'étais comme toi jeune...

ARMANDE.

Pas si... poëte!
Vous avez voyagé dans les livres, docteur.
Tout récit de voyage ou de chasse est menteur.
L'Italie à mes yeux, hélas! n'est que la terre
Où les fils désœuvrés de la libre Angleterre,
Ces commis voyageurs en spleen, ont importé
Le faux col tyrannique et l'usage du thé;
Voir Naples et mourir est le rêve authentique
De tout bon commerçant qui cède sa boutique,
Et la ville éternelle, aux souvenirs latins,
Ne sollicite pas nos vulgaires instincts!

BRUNEL.

Tu te moques de toi, c'est ton esprit qui raille.

ARMANDE.

Vous tenez donc beaucoup à ce que je m'en aille?

BRUNEL.

J'aurais voulu te voir...

ARMANDE.

Dites la vérité!

BRUNEL.

Entreprendre un voyage utile à ta santé.

ARMANDE, ironique.

Ah! toujours!

BRUNEL.

Admettons que l'amitié m'égare,
Que ton mal soit moins grand que je ne le déclare.
Pourquoi ne pas aller rejoindre ton mari?

ARMANDE, moqueuse.

C'était donc où tendait votre discours fleuri!

BRUNEL.

Je veux ton bien d'abord; mais enfin le pauvre homme,
Infirme et vieux, perdu dans le désert de Rome,
Est peut-être souffrant; tu dois le consoler.

ARMANDE.

Avez-vous mission de me le rappeler?

BRUNEL.

Je ne suis que l'écho du monde.

ARMANDE.

Non! — Le monde
C'est vous, et c'est à vous qu'il faut que je réponde.

Je n'ai légalement qu'un maître, lui seul peut
M'ordonner de partir ou de rester s'il veut;
J'ai juré d'obéir et je tiendrai parole :
Ce maître est mon mari; qu'il ordonne et je vole
Accomplir ma parole au chevet marital
En épouse soumise à son devoir légal.
Mais pas avant, docteur; jusque-là je proteste
Contre votre ordonnance, et pour preuve, je reste!

BRUNEL.

Imprudente!

ARMANDE.

Pourquoi?

BRUNEL.

Je te l'ai déjà dit :
L'état de ta santé nécessite...

ARMANDE.

Il suffit.
— Voici Jeanne!

BRUNEL, à part.

En ce cas, il faut user d'adresse;
Puisque je ne peux pas éloigner la duchesse,
Eloignons Jeanne, alors!

(Elle sort.)

SCÈNE V

BRUNEL, JEANNE.

BRUNEL.

Ma fille, écoute-moi :
Je suis très-inquiet.

JEANNE.

Inquiet! et pourquoi?

BRUNEL.

Nous nous sommes trompés sur la santé du comte;
Il souffre, je l'ai vu ce matin. A mon compte
Il doit, pendant trois mois, voyager...

JEANNE.

Voyager!

BRUNEL.

C'est l'unique remède et tu dois l'engager
A déserter Auteuil, qui n'est pas la campagne,

Pour aller respirer quelques mois en Bretagne
Au bord de l'Océan, en pleine liberté,
Le vent chargé de sel qui souffle la santé!

JEANNE.

S'il allait s'ennuyer au lieu de se distraire
Loin de ses travaux?

BRUNEL.

Vous emmènerez Claire
Avec André, parbleu!

JEANNE.

Deux enfants!

BRUNEL.

Hé! tant mieux!
Ce sera la gaîté; leur babil d'amoureux
Leurs grands petits secrets qui ne veulent rien dire,
Leurs raccommodements, leurs querelles pour rire,
Tout vous rappellera le nid accoutumé.
— Le foyer est partout où l'on se sent aimé.

JEANNE.

Armande aussi viendra.

BRUNEL.

Vous aurez déjà Claire
Avec André!

JEANNE.

Qu'importe!

BRUNEL.

Armande? pourquoi faire?

JEANNE.

Hé mais, pour respirer librement avec nous
Le vent chargé de sel, recommandé par vous!

BRUNEL.

C'est que... Comprends-moi bien...

JEANNE.

Quelle idée est la vôtre?

BRUNEL, *embarrassé.*

Ce qui convient à l'un... ne convient pas à l'autre.

JEANNE, *réfléchissant.*

Ah!

BRUNEL.

Armande a besoin de respirer l'air pur
De ces pays voués à l'éternel azur,
Rome... Naples...

JEANNE.

Pourtant...

BRUNEL.

Hé! mon Dieu! que t'importe!
Vous vous retrouverez. L'amitié la plus forte,
Au lieu de s'affaiblir, dans l'absence grandit.

JEANNE.

A quoi bon se quttter?

BRUNEL.

Crois ce que je t'ai dit.
Je parle en médecin et sais mieux que personne
Les remèdes qu'il faut prescrire.

JEANNE, *à part.*

Il la soupçonne,
Il veut les séparer. — C'est elle!

BRUNEL.

Mais tu peux
Emmener avec toi les enfants si tu veux.

JEANNE, *souriant.*

Il me vient une idée!

BRUNEL.

Ah!

JEANNE.

Oui, je me demande
Pourquoi nous n'irions pas à Rome avec Armande?

BRUNEL.

A Rome! mais Raoul y trouverait la mort:
Les fièvres le tueraient; il lui faut l'air du Nord.
Ce que tu me dis là, c'est juste la manière
De déshabiller Paul afin de vêtir Pierre;
Ce qui sauverait l'un perdrait l'autre, et tous deux
Doivent se séparer par intérêt pour eux!

JEANNE, *distraite.*

Je vous crois!

BRUNEL.

N'est-ce pas?

JEANNE.

C'est chose très-certaine.
Nous en parlerons — la semaine prochaine.

BRUNEL.

Réfléchis cependant qu'il importe à tout prix...

JEANNE.

N'ayez crainte, docteur, vous êtes bien compris !
— Je saurai si c'est elle !

BRUNEL, à part.

On ne veut pas me croire :
Que faire? Il faut pourtant les séparer!

SCÈNE VI

JEANNE, BRUNEL, ARMANDE.

ARMANDE, accourant toute joyeuse.

Victoire!
Victoire! il a la croix! Raoul!

BRUNEL.

Ah!

ARMANDE.

Quel bonheur!
(Tendant un journal à Jeanne.)
Le décret est signé; tiens, lis le *Moniteur!*

JEANNE, lui rendant le journal après y avoir jeté un coup d'œil froid.

Merci!

ARMANDE.

Tu restes froide ainsi qu'une statue!
Tu n'as pas lu?

JEANNE.

Si fait!

ARMANDE.

Lorsque je m'évertue
A te crier : Raoul est décoré! comment,
C'est ainsi que ta joie éclate!

JEANNE.

En quel moment
L'aurais-je pu montrer? le bruit que fait la tienne
Couvre l'expression qui convient à la mienne;
Peut-être qu'après tout, je ressens moins que toi
Un tel honneur! Aussi sois joyeuse pour moi.

ARMANDE.

Je ne te comprends pas!

SCÈNE VII

JEANNE, ARMANDE, BRUNEL, RAOUL.

BRUNEL, allant au-devant de Raoul.

Hé morbleu ! viens donc vite,
Qu'on te serre la main et qu'on te félicite !

RAOUL, serrant la main de Brunel, et allant embrasser Jeanne.

Jeanne !... — Mon cher docteur !

JEANNE, embrassant Raoul.

Cher Raoul, vous savez
Qu'il vous reste un devoir à remplir... — Vous avez
Une dette; il convient qu'en cette circonstance
Vous exprimiez d'abord votre reconnaissance
A celle qui nous a la première apporté
L'annonce d'un honneur...

ARMANDE, vivement.

Pleinement mérité !

RAOUL.

Ah ! duchesse, combien... (A part.) Quel supplice !

ARMANDE.

Cher comte,
Inclinez-vous ! — Plus bas ! — oh ! — N'ayez nulle honte.
Les... amis prévoient tout, et moi j'avais mon plan
En faisant en secret acheter ce ruban
(Elle tire de sa poche un ruban rouge, et le montre à Raoul.)
Que je veux attacher à votre boutonnière...
(A Jeanne.)
Tu permets, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Oh !

ARMANDE.

J'en suis toute fière !
(Raoul met un genou en terre. Armande se penche vers lui pour lui attacher le ruban.
(Bas.)
Gardez bien celui-là !

RAOUL, bas.

La comtesse est ici !

ARMANDE, bas.

Jurez de le garder !

RAOUL, bas et vite, du ton d'un homme ennuyé.

Je le jure !

ARMANDE, bas.

Merci!

JEANNE, qui a observé Armande, à part.

Elle ose devant moi lui parler à l'oreille!

BRUNEL, qui a observé alternativement Armande et Jeanne, à part.

Folle! qui ne voit pas la vengeance qui veille!

ARMANDE, à Raoul, à l'habit duquel elle a attaché le ruban rouge.

Levez-vous, chevalier!

RAOUL.

Et maintenant, à toi!
Ma Jeanne... Mais qu'as-tu?

JEANNE.

Je n'ai rien. — Laisse-moi.

BRUNEL. (A Jeanne et à Armande.)

Raoul!... — Vous permettez? — Tu dois une visite
Au ministre. (A part.) L'orage éclaterait!... (Haut.) Viens vite!

RAOUL.

A vos ordres, docteur.

BRUNEL, bas.

Il faut partir!

RAOUL, bas.

Partir?

BRUNEL.

Il y va de l honneur et de ton avenir.

(Raoul fait un geste d'étonnement; Brunel lui prend le bras et l'entraîne dans le jardin.)

SCÈNE VIII

ARMANDE, JEANNE.

ARMANDE, souriant.

Triste encore! — en ce jour! — Ô, belle désolée!

JEANNE.

C'est qu'il ne se peut plus que je sois consolée!

ARMANDE.

Quel air grave!

JEANNE.

D'ailleurs, j'ai cette ambition
De ne puiser qu'en moi ma consolation!
Raoul me trahit.

ARMANDE.

Mais...

JEANNE.

J'en ai la certitude.

ARMANDE.

Quoi?

JEANNE.

J'ai la preuve en main de son ingratitude!

ARMANDE.

Une preuve?

JEANNE, *faisant le geste de chercher une lettre.*

Une lettre!

ARMANDE.

Ah!

JEANNE.

Oui! J'ai tout appris.

ARMANDE, *craintive.*

Le nom?...

JEANNE.

De celle-là? De celle qui m'a pris
Raoul? Tu veux son nom? Tu tiens à le connaître?
Hé bien?... (*riant convulsivement*)
Ah! ah! son nom! n'est-ce pas, ce doit être...
— Mais non, cherche, devine. — Il te paraît certain
Qu'avec son caractère et son esprit hautain,
Celle pour qui Raoul trahit la foi jurée
Est une noble femme, honorable, honorée?
Pour l'avoir pu pousser à la déloyauté
Il faut que sa noblesse égale sa beauté,
N'est-ce pas? — Tu le crois? — Eh bien, non! ma rivale...
— Et vois jusqu'à quel point mon mari me ravale,
J'en rougis de dépit! — C'est la perversité
Dans toute sa bassesse et son indignité!

ARMANDE, *vivement.*

Mais quelle est-elle?

JEANNE.

Enfin! — Tu ressens mon injure
Comme la tienne! — C'est... c'est une créature
De cette sorte-là que l'on n'ose nommer,
Chevalière d'amour faisant métier d'aimer!

ARMANDE, *émue.*

Quoi! se peut-il?

JEANNE.

Je sais le nom de sa maîtresse!
Et, veux-tu lire aussi ce qu'écrit sa tendresse?...

ARMANDE.

Donne-moi cette lettre!...

JEANNE.

Oh! quels épanchements!
Jamais la passion n'eut plus d'enivrements!

ARMANDE, *se penchant vers Jeanne.*

Donne!

JEANNE.

Jamais amour loyal, exempt de feintes,
Chaste et pur, n'employa d'expressions plus saintes!

ARMANDE, *de plus en plus émue.*

Donne!

JEANNE.

Et jamais non plus amour ne fut plus bas,
Plus misérable et vil! — Tu pâlis, n'est-ce pas?
— Eh bien, ce n'est pas tout! — Tiens, regarde, j'en pleure!
J'ai vu de mes yeux...

ARMANDE, *ardente.*

Qui?

JEANNE.

Tu sais qu'à pareille heure
Et chaque jour, je vais me promener au bois;
C'était hier! J'ai vu, vu comme je te vois...

ARMANDE, *exaltée.*

Mais parle donc!

JEANNE.

Raoul! — Il était auprès d'elle!
Ils suivaient lentement une étroite venelle
Pleine d'ombre — la main dans la main — tous les deux.
Et moi, je me glissais — sous le bois — derrière eux!
Ils s'assirent — Raoul auprès de cette femme;
Puis, embrassant sa main, son front, ses yeux...

ARMANDE, *tombant épuisée, en pleurs et à demi-voix.*

L'infâme!
Il me trompait aussi!

JEANNE, *se levant d'un bond et lui serrant le bras.*

Sa maîtresse, c'est toi!

ARMANDE.

Mais...

JEANNE.

Allons, ne mens plus! ton trouble, ton effroi,
— Tout te trahit. — Depuis un long mois je t'épie,
Je cherche dans tes yeux ta passion impie,
Je mentais tout à l'heure!

ARMANDE *tombe anéantie sur le canapé.*

Ah!

JEANNE.

J'ai longtemps douté
De ton hypocrisie et de ta lâcheté;
Car, simple que j'étais, je ne voulais pas croire
Qu'on eût le cœur si faux, qu'on eût l'ame si noire!
Certes, pour me convaincre, il a fallu du temps,
Et de ta trahison des signes éclatants!
Mais j'ai vu ta souffrance et tu n'as pas su taire
Devant l'épouse en pleurs ton amour adultère!
— O voleuse de cœurs, assise à mon foyer,
Quand tu me regardais dans mes pleurs me noyer,
Tu goûtais à ces pleurs des voluptés cruelles.
Aussi, je te le dis, la dernière de celles
Qu'on achète et qu'on vend, pour qui rien n'est sacré,
N'aurait jamais osé descendre à ce degré
De honte; elle n'eût pas commis cette infamie;
Sa probité native eût respecté l'amie,
Mais toi, tu n'as pas eu la dernière pudeur
Qui se retrouve encor chez la femme sans cœur!

ARMANDE, *toute troublée.*

Mais... écoute-moi, Jeanne ...!

JEANNE.

Elle va se défendre!
La misérable! — Soit! — Je consens à t'entendre,
Va, parle, démens-moi! — Quel mensonge nouveau
Vas-tu pour m'endormir tirer de ton cerveau?
Mais tu ne sais donc pas que d'heures j'ai passées
A guetter sur ton front l'ombre de tes pensées!
Mais tu ne sais donc pas que j'en vais mourir, dis,
Et que je te méprise et que je te maudis!

(*Elle retombe épuisée, en pleurs.*)

ARMANDE, *froidement, après un silence.*

De mon crime envers toi je ne puis être absoute.
Tu m'as maudite. — Eh bien alors connais-moi toute!
C'est vrai, j'aime Raoul! — A seize ans, je l'aimais,
Je l'aimerai toujours! — Quant à toi, je te hais!

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que ma haine commence,
Elle date des jours de la première enfance.
Elle vient du couvent où, pauvre, ma fierté
Souffrait de ta richesse et de ma pauvreté!
En vain tu me donnais tes soins et tes tendresses,
Comme un joug obligé je portais tes caresses!
Ton amitié? c'était de la protection,
Et c'est ce qui fit naître en moi l'ambition.
Lorsque par tes bienfaits je me trouvai liée,
Mais moins reconnaissante encor qu'humiliée,
L'orgueil me dit qu'un jour, fille de noble sang,
Quoi qu'il dût m'en coûter je reprendrais mon rang;
Et j'épousai le duc pour devenir l'égale
De cette plébéienne aujourd'hui ma rivale!
— J'aimais déjà Raoul à cette époque, moi!
Quand chez notre tuteur il vint, mais non pour toi,
Enfant, qui regrettais encore ta poupée,
J'étais femme déjà! — Je ne t'ai pas trompée :
Je t'ai repris mon bien! — Le sacrifice offert
Au démon de l'orgueil fut grand, j'en ai souffert.
De l'amour réprouvé j'ai subi les morsures,
— Tu dis que ton cœur saigne? as-tu vu mes blessures?
Et pour n'oublier rien, dis, as-tu mérité
Celui que nous aimons? — Non! tu l'as acheté!

JEANNE.

Moi! moi! — La malheureuse! elle le calomnie
En prétendant l'aimer! — Aimer! Toi? Je le nie!
On peut fouiller ton cœur, ton cœur n'est habité
Que par l'hypocrisie et par la vanité!

ARMANDE.

Soit! mais j'ai bien visé. Le trait qui t'a blessée
Ne te quittera pas : cette atroce pensée
Te poursuivra sans cesse, et les jours et les nuits,
Agitant dans ton cœur l'amas de tes ennuis,
Ravivant ta douleur, aiguisant ton martyre,
Toi-même tu seras contrainte de te dire,
Dût ton mari me fuir et revenir à toi,
C'est mon or que Raoul aimait et non pas moi!

JEANNE.

Va-t'en! va-t'en!

ARMANDE.

Je pars! sans que mon cœur ressente
Aucun déchirement, on n'est jamais absente

Quand on se sent aimée, et je serai plus près
Que toi de ton Raoul, emportant ses regrets!

JEANNE.

Elle me brave ici! chez moi! Je deviens folle!
— Ah! tiens, ne me dis plus une seule parole
Ou bien... — C'est lui, Raoul!

SCÈNE IX

ARMANDE, JEANNE, BRUNEL, RAOUL.

ARMANDE, *souriant.*

Oui je pense vraiment
Qu'une telle parure est d'un effet charmant!
(*S'asseyant près de Jeanne qui se recule.*)
Dieu te fit belle, moi, je te ferai jolie!
(*Jouant l'étonnement.*)
Ah! c'est vous? (*A Brunel.*)
Votre bras!
(*Bas.*) Je pars en Italie.
(*Haut.*)
Venez!

RAOUL.

Vous nous quittez?

ARMANDE, *souriant.*

Pour une heure!
(*A Raoul avec un sourire.*)
Bonsoir!

JEANNE, *bas à Brunel.*

Nous irons en Bretagne!
(*Haut à Armande, en souriant.*)
Adieu!

ARMANDE, *toujours souriante.*

Non! — Au revoir!
(*Elle sort au bras de Brunel.*)

SCÈNE X

JEANNE, RAOUL.

JEANNE.

Maintenant nous pouvons causer avec franchise,
Raoul, nous voilà seuls. Il faut que je vous dise

Le plaisir que me fait la croix que vous portez.
Nul ne sait mieux que moi que vous la méritez.
— Ce ruban-là vous rend superbe ! — Je soupçonne
Que c'est moins le ruban encor que la personne
Qui me charme, Raoul !

RAOUL.

Jeanne !... je suis touché...

JEANNE.

Seulement...

RAOUL.

Seulement ?...

JEANNE

Il est mal attaché !

RAOUL, riant.

Ah ! bah !

JEANNE.

Ces choses-là sont de ma compétence.
C'est un petit détail de beaucoup d'importance.
Je vais en un instant vous renouer cela.
Vous serez beaucoup mieux ! — Tenez, mettez-vous là !
(Raoul s'assied près de Jeanne.)
J'aurais bien plus tôt fait d'en attacher un autre.
(Raoul se recule.)
Oh ! qui sera dix fois plus joli que le vôtre !
Le vôtre est bien trop large, il s'étale ! il a l'air
De dire : Regardez ! cela choque !... c'est clair !

RAOUL, à part.

Moi qui viens de jurer...
(Haut, se levant.) C'est un enfantillage !

JEANNE, le faisant asseoir doucement.

Oui, c'est vrai : que veux-tu ! c'est encor de mon âge,
Et je te sais trop bon pour me rien refuser.
Tu sais que l'on permet aux enfants d'abuser :
La femme est un enfant sur bien des points ; j'abuse,
Mais mon amour pour toi doit me servir d'excuse.

RAOUL.

Jeanne, exigez de moi tout ce qu'il vous plaira,
Et ce que vous voudrez qui soit fait se fera ;
Je vous le jure ici sur ma foi d'honnête homme !
Mais laissez-moi porter ce ruban !

JEANNE.

Voyez comme
C'est étrange! Je n'ai nul désir dans l'esprit,
Sinon celui-là même! Un désir bien petit,
Vous l'avouerez, Raoul.

RAOUL.

Mais je ne puis comprendre....
(A part, se levant.)
Soupçonne-t-elle?

JEANNE.

Au nom de l'amour le plus tendre...

RAOUL.

Mais c'est, en vérité, de l'obstination!

JEANNE.

Oh! c'est bien pis, Raoul, c'est superstition!

RAOUL.

Comment!

JEANNE.

Je m'étais dit : Tu sais, quand on est femme,
On a comme cela des croyances dans l'âme,
Que l'on doit respecter, Raoul! — J'avais pensé...
— C'était depuis longtemps mon rêve caressé —
Je m'étais réservé ce tendre privilége
D'attacher de mes mains ce ruban...

RAOUL.

Mais...

JEANNE.

Que sais-je!
Il me semblait qu'avec mon ruban sur le cœur,
Tu serais à jamais préservé de malheur!
— Vous savez si je fus une épouse soumise!

RAOUL.

Vous êtes une enfant... — qui manquez de franchise!
Vous avez mal aux nerfs, ce matin il a plu,
Ou bien c'est quelque objet qui vous aura déplu;
Votre femme de chambre a cassé quelque chose,
Perdu quelque dentelle, et vous êtes morose,
Et vous en profitez pour user du pouvoir
Que vous avez sur moi, — que vous savez avoir, —

Pour me contraindre à faire une chose mesquine.
Ce ruban vous déplaît, vous froisse, vous chagrine,
Parce qu'il vient d'Armande et non de votre main :
Voilà tout! — c'est folie, orgueil, respect humain,
Caprice, je ne sais, mais je ne puis descendre,
Ayant pu l'accepter, jusques à vous le rendre,
Et demain ou ce soir vous vous repentirez
D'une pareille scène ou bien vous en rirez.
Vous êtes une enfant!

JEANNE.

J'en faisais un symbole!

(Avec prière.)

Cher Raoul!

RAOUL.

C'est folie!

JEANNE.

Eh bien, soit, je suis folle!
Par grâce! par pitié! Raoul, je t'aime tant!

(Elle fait mine de s'agenouiller.)

RAOUL, avec tendresse.

Pour Dieu, relevez-vous!

(Jeanne essaye de prendre le ruban, Raoul la repousse encore.)

Vous êtes une enfant!

(Il sort.)

SCÈNE XI

JEANNE, seule.

Et cependant d'un mot je pouvais le confondre!
Oh! il m'a bien comprise — Il n'osait me répondre;
C'est la seule raison de cet air insultant,
De ces mots dédaigneux : Vous êtes une enfant!
Il tient à ce ruban; c'est un souvenir d'elle
Qu'il portera toujours. Il l'aime! elle est bien belle!
Il ne l'oubliera pas! — De loin comme de près
Son cœur plein d'elle encor en retiendra les traits!
Armande quittera la France; mais qu'importe,
Il l'aimera toujours! — Je voudrais être morte!

(Elle pleure.)

Morte! — Et quand ils m'auront descendue au tombeau,
Armande toujours belle et Raoul toujours beau,
Sur ma tombe sans fleurs, — riant de moi peut-être, —
Ivres, gais, triomphants, jeunes et contents d'être
Librement sous le ciel, s'aimeront sans danger!

(Avec énergie.)

Oh non! — Je ne veux pas mourir sans me venger!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, toilette de ville; CLAIRE, venant de la porte de gauche.

CLAIRE.

Et vous vous trouvez mieux à présent?

JEANNE.

Oui, petite.

CLAIRE.

Je n'eus jamais si peur! Cette pâleur subite
Lorsque vous avez bu...

JEANNE, vivement.

Rien n'est plus naturel
Quand on a mal aux nerfs... — Ne dis rien à Brunel,
Surtout. — Tu le connais. — C'est un homme à système;
Lorsqu'il aime les gens, il les traite quand même.
Son amitié l'égare et par humanité
Il voudrait me guérir de mon trop de santé... —
Je sors jusqu'au dîner; pour que je lui résiste
Le soleil est trop beau. — J'attendais ma modiste;
Dis-lui de revenir demain. — Tu m'entends?

CLAIRE.

Oui.

JEANNE.

Ah! — j'allais oublier! — Cette lettre...

CLAIRE, la prenant.

Pour qui?

JEANNE.

Pour Raoul. Elle vient d'arriver; il travaille,
Porte-la lui. — C'est tout avant que je m'en aille?
Oui! — Dis-moi donc, comment... trouves-tu mon chapeau?

CLAIRE, *étonnée.*

Charmant !

JEANNE, *montrant la lettre.*

S'il est sorti, mets-la sur son bureau.

(Jeanne sort.)

SCÈNE II

CLAIRE, *puis* BRUNEL, *un livre à la main.*

CLAIRE.

C'est égal, ma cousine a beau dire et beau faire,
Quand on s'évanouit, ce n'est pas ordinaire !
— On ne prend pas non plus de tisane par goût ;
Quand on est bien portante on n'en prend pas du tout.
C'est parce que Raoul est souffrant qu'elle cache
Son mal ; mais il est bon que notre docteur sache !
— Justement le voici. — Docteur, un grand secret
Qui ne vient pas de moi surtout !

BRUNEL.

Je suis discret...

CLAIRE.

Ma cousine est malade.

BRUNEL.

Ah ! bah !

CLAIRE.

Oui !

BRUNEL.

Ta cousine,
Autant que je le suis moi-même, j'imagine ?

CLAIRE.

Vous vous trompez...

BRUNEL.

D'où vient ta supposition ?

CLAIRE.

C'est qu'elle a bu tantôt toute la potion
De Raoul... — potion très-amère, il faut croire !

BRUNEL.

Amère... non !

CLAIRE.

Je l'ai surprise en train de boire,

Et tout à coup, sitôt le breuvage avalé,
Ses yeux se sont éteints, puis elle a chancelé.
Vous jugez si j'eus peur!...

BRUNEL.

C'est singulier!... Achève.

CLAIRE.

Heureusement, docteur, que la crise fut brève.

BRUNEL.

Je vais examiner le breuvage, en ce cas!

CLAIRE.

Tout est serré sous clef, vous ne trouverez pas!

BRUNEL.

Ah!... elle a mis sous clef?...

CLAIRE.

Oui.

BRUNEL, montrant son livre.

Laisse-moi, petite,
Je travaille!...

CLAIRE.

A tantôt, docteur!

BRUNEL.

A tantôt!

(Il fait semblant de lire, tout en regardant Claire. Sitôt Claire sortie, il se lève précipitamment.)

Vite,
Sachons la vérité! — Voudrait-elle mourir?
Serait-ce du poison? — Courons la secourir!

(Il sort.)

SCÈNE III

JEANNE, seule, entrant avec précaution.

Personne! — Chaque jour je sors à pareille heure,
Et l'on me croit sortie à présent. — Je demeure!
— Elle va venir! — là! — chez moi! — tranquillement!
Ah! j'ai bien fait d'ouvrir cette lettre vraiment!
Mon cœur savourera cet horrible supplice,
Je les verrai joyeux, je boirai mon calice
Jusqu'au fond; je mourrai; mes yeux seront témoins
D'un spectacle odieux; mais j'aurai vu du moins,

Pour ne pas regretter la terre, jusqu'où mène
Dans ses débordements la passion humaine!
— Mourir! sans un regret d'amis, d'époux, d'enfants!
— Raoul n'est plus âgé que moi que de cinq ans,
Et nous devions... — La mort, hélas! me fait l'aînée: —
Partir le même soir de la même journée!
Je les délivrerai! je leur suis un fardeau!

(Rêvant.)

Mourir seule!... — Et pourtant, par delà le tombeau
Il est une patrie où les âmes jumelles,
Dans la sérénité des amours éternelles,
Au milieu de l'éther, sous un ciel azuré,
S'enivrent d'idéal au même flot sacré!
L'extase y dure un jour qui jamais ne s'achève!
Ah! dans ce paradis, — réel puisqu'on le rêve! —
Vivre avec mon Raoul, parmi le peuple heureux
Des célestes amants, et pourtant seuls tous deux!
Si Raoul avec moi... (Se levant avec terreur.)
Raoul! — quelle pensée!
— Quelle pensée horrible et pourtant caressée!
Lui! mourir! — et comment! — un nuage confus
M'enveloppe! — Raoul! — Ah! s'il ne l'aimait plus!

(Elle se cache à gauche.)

SCÈNE IV

RAOUL, JEANNE, cachée.

RAOUL.

Tromper! tromper toujours! quel métier! quelle tâche!
Pauvre Jeanne, elle souffre et pleure! — Je suis lâche!
Lâche de la trahir, de n'avoir pas rompu
Les chaînes du passé. — Rompre? Eh, l'aurais-je pu!
Je connaissais Armande et craignais un scandale:
J'eus tort. — Enfin! Je vais sortir de ce dédale
D'intrigues! Elle part. — Pour la laisser partir,
Au rendez-vous d'adieu, j'ai bien dû consentir!
Qui sait ce qu'elle eût fait autrement! — Elle brave
Tous les dangers. — Allons, tourne ta meule, esclave!
Fais mentir ton visage et fais mentir ta voix:
Pour cesser de tromper, trompe encore une fois!

(Paraît Armande voilée.)

SCÈNE V

RAOUL, ARMANDE, JEANNE, *cachée.*

ARMANDE.

Raoul !

RAOUL.

Armande ! — ici ! — quelle imprudence !

ARMANDE.

Certe !
Mais rien qu'un mot; je pars, mon salut ou ma perte
Est dans ce mot. J'ai craint, — les malheureux sont fous ! —
Que vous ne vinssiez pas à d'autre rendez-vous;
Et je n'ai pas voulu m'en aller sans vous dire
Un dernier mot d'adieu dans un dernier sourire !

RAOUL.

Armande !

ARMANDE, *levant son voile.*

Je suis laide aujourd'hui, pauvre ami,
J'ai pleuré, bien pleuré, puis je n'ai pas dormi.
C'est vrai, je vous comprends !...— Écoutez, le temps presse :
Jeanne pourrait rentrer tout à coup.

(*Avec amertume.*)

La maîtresse
Doit se cacher, c'est là son rôle, je le sais.
Pour le monde, pour vous, c'est forcé, je m'en vais !
— Vous m'aimerez toujours ? Vous m'aimerez encore ?

RAOUL.

Moi ? ne plus vous aimer ? Vous savez bien...

ARMANDE.

J'ignore
A quoi le désespoir m'eût poussée en ce cas !

(*Avec câlinerie.*)

Tu n'aimeras jamais ta femme, n'est-ce pas ?
Tu ne peux pas l'aimer ! — Oh non ! — quelle folie !
Je sais bien qu'elle est jeune, hélas, qu'elle est jolie,
Mais sa beauté n'a rien que d'ordinaire, on sent
Que rien ne troublera la fraîcheur de son sang;
Que jamais passion sincère avec ses fièvres,
N'allumera ses yeux, ne plissera ses lèvres,

Ne la dérangera dans sa dolente paix,
Epouse sans défauts... mais amante, jamais!
D'un homme tel que vous sa tendresse est indigne!
Est-ce que comme moi sur un mot, sur un signe,
Sans chercher à comprendre, elle vous donnerait
Tout, son honneur, sa vie et puis vous sourirait?
Car je n'ai qu'un désir et qu'un espoir, vous plaire!
Car vous me frapperiez dans un jour de colère,
Je baiserais vos mains, heureuse sous les coups
De sentir votre amour encore à ce courroux!

RAOUL.

Mais je vous aime, Armande!

ARMANDE.

Oh! je devais m'attendre
A cette parole, oui! — Je ne peux pas comprendre
La fin de notre amour, je ne crains pas la mort,
Et je puis tout braver pour vous jusqu'au remord,
Mais je ne puis dompter la terreur invincible
Qu'éveille en mon esprit cette idée impossible,
Toi sans moi! — Comprends-tu? c'est comme une stupeur
Qui m'engourdit, et rien que d'y songer j'ai peur!

RAOUL.

Peur? N'emportez-vous pas avec vous ma tendresse?

ARMANDE.

Ah! que ne partons-nous ensemble! La maîtresse
Et l'amant! (Mouvement de Raoul.)
Oui, je sais! Le monde est envieux,
Moi seule te restant je t'en eusse aimé mieux!
— Cela ne se peut pas! — Les hommes n'ont d'audace
Que pour l'ambition, un long bonheur les lasse;
Ils savent au besoin se battre et parler haut;
Mais la virilité du cœur leur fait défaut,
Et comme leur orgueil se cabre sous l'outrage,
Devant l'opinion ils restent sans courage!
Enfin! — Quand je serai toute seule, là-bas,
Loin de toi, triste et morne...

RAOUL.

Eh bien?

ARMANDE.

Tu m'écriras?

RAOUL.

Souvent.

ARMANDE.

Bien vrai? — Merci! — Maintenant je te quitte.
Adieu, maison cruelle, où mon espoir habite,
Murs qui gardez l'écho de notre ancien bonheur!
(Sur le seuil, à Raoul, en se jetant dans ses bras.)
A toi ma vie! — à toi mon âme! — à toi mon cœur!
(Raoul disparaît un instant avec elle par une porte latérale.)

SCÈNE VI

JEANNE, seule, glissant le long d'un canapé et les observant.

Comme ils s'aiment!
(Elle hésite un instant fait le geste de les voir s'embrasser et prenant subitement sa résolution.)
Eh bien!
(Elle sort violemment.)

SCÈNE VII

RAOUL, seul.

Et maintenant que faire?
— Le passé! le passé! voilà notre adversaire.
Voilà notre ennemi, notre éternel fardeau,
L'implacable rocher de Sysiphe! — On a beau
Roidir les bras, tendre les reins, porter sa charge
Avec virilité sur une épaule large,
Lorsqu'on est au faîte et qu'on se croit vainqueur,
Il retombe sur vous de toute sa lourdeur!
(Il s'accoude sur un guéridon et réfléchit.)

SCÈNE VIII

RAOUL, BRUNEL.

BRUNEL, en entrant, à part.

Claire était dans l'erreur.
(Il regarde un instant Raoul absorbé, puis allant lui frapper sur l'épaule.)

Raoul, de la franchise.

(Raoul le regarde d'un air étonné.)

Je t'aime, tu le sais; sois donc franc... — Je précise :
Aimes-tu la duchesse?

RAOUL.

Armande?

BRUNEL.

Armande!

RAOUL.

Mais...

BRUNEL.

Je sais tout. Que crains-tu de moi? — Je te promets
L'indulgence qui sied aux hommes de mon âge.
Va, c'est un confesseur qu'un médecin, courage!
Je n'agis pas ici par curiosité,
Le corps guérit quand l'âme est en bonne santé.
Parle donc!

RAOUL.

Eh bien, soit, docteur, je me confesse.
— Ce secret qui déjà remonte à ma jeunesse
Depuis longtemps me pèse. — Ecoutez-moi, je vais
Avouer tous mes torts : Je fus lâche et mauvais.
— Quand je vins à Paris, j'étais pauvre... — Mon père
Me dit, en m'embrassant : Travaille, mais espère.
En Brunel, je trouvai votre hospitalité
Large et douce. — La force est sœur de la bonté. —
C'est alors que je vis vos pupilles, Armande
Et Jeanne. Jeanne était une enfant presque grande,
Mais voilà tout. Armande avait une beauté
Déjà pleine de force et de réalité.
Je l'aimai. J'oubliai que vous étiez mon hôte ;
Ma raison s'égara, je ne vis pas la faute ;
J'étais aimé, j'aimais...

BRUNEL.

Malheureux!

RAOUL.

Eh! docteur,
Je ne m'excuse pas, je raconte. — L'honneur
M'éclaira, je compris combien j'étais infâme,
Et me jurai qu'Armande un jour serait ma femme.
J'allai tout avouer à mon père, à Provins,
Je partis fou d'amour et lorsque je revins
Six mois après, joyeux de tenir ma promesse,

Armande voyageait avec le duc. — Duchesse!
— Si je n'en mourus pas ce fut grâce à vos soins;
Quoique ignorant mon mal vous l'avez guéri, moins
A l'aide des secours connus de la science
Qu'avec votre tendresse et votre patience;
Où quelqu'autre savant eût sans doute hésité,
Vous eûtes le génie avant la charité.
Quand je me réveillai de ma longue souffrance,
Sain de corps et d'esprit, mais mort à l'espérance,
Comme une aube éclairant ma nuit, il se trouvait
Une enfant de seize ans assise à mon chevet:
C'était Jeanne!

BRUNEL.

Pourquoi l'épousas-tu?

RAOUL.

Peut-être
De mes sensations ne fus-je pas le maître!
Fut-ce reconnaissance, amitié seulement,
Amour? je ne sais! — Mais ce fut loyalement,
Sans appétit de l'or et certain de lui rendre
L'amour le plus profond pour l'amour le plus tendre.
Quant à l'ancien amour, sous un linceul d'oubli
Je voulus qu'à jamais il fût enseveli,
Et pour en délivrer ma mémoire obsédée
Je me fis vaillamment le soldat d'une idée.
J'avais atteint mon but. A mes travaux lié
Comme à la glèbe un serf, j'avais tout oublié,
Quand un jour...

BRUNEL.

Tu devais prévoir cette journée!

RAOUL.

Armande à mon foyer vint s'asseoir amenée
Par Jeanne, par ma femme!

BRUNEL.

Ah! tu connaissais bien
Leur ancienne amitié!

RAOUL.

Je n'en redoutais rien.
Je comptais retrouver Armande... dans le monde...
Quelquefois... par hasard! — Ma stupeur fut profonde
De la voir s'installer pour toute une saison
Sous le toit qu'habitait madame d'Ormaison;
Mais que pouvais-je dire et que pouvais-je faire?

Eveiller les soupçons? — Il valait mieux me taire
Et d'ailleurs, j'espérais que cet amour ancien
Etant mort dans mon cœur, le serait dans le sien :
Je me trompais. Enfin, docteur, que vous dirais-je !
Pris aux lacs du passé comme un renard au piége ;
Entre les deux amours hésitant, ballotté,
Je souffre et je me tais : voilà la vérité !

BRUNEL.

Et quand tu l'as revue aimante, toujours belle,
Plus belle qu'autrefois dans sa splendeur nouvelle,
Tu n'as pas ressenti dans ton cœur désolé
Fleurir comme un regain de l'amour envolé?

RAOUL.

Hélas! je mentirais en disant le contraire ;
Du charme du passé rien ne m'a pu distraire,
L'ancien amour parfois me remontait au cœur :
J'ai lutté, j'ai souffert, enfin, je suis vainqueur.

BRUNEL.

Cette réaction me paraît bien subite !

RAOUL.

On vient vite au bien.

BRUNEL.

Au mal encor plus vite !

RAOUL.

Je suis guéri.

BRUNEL.

Bien vrai?

RAOUL.

Sincèrement.

BRUNEL.

Alors,

Tu me réponds de l'âme?

RAOUL.

Oui.

BRUNEL.

Je réponds du corps.

RAOUL, avec enthousiasme.

Depuis longtemps, docteur, ainsi qu'en un beau livre,
Je lis dans le regard de Jeanne qui m'enivre,
Et sa tendresse chaste et son sourire ami
Ressuscitent mon cœur qui n'était qu'endormi.
Depuis longtemps déjà, ce passé qui l'offense
Me fait monter le rouge au front lorsque j'y pense.

Soit qu'elle les abaisse ou les élève aux cieux,
Tant de doux souvenirs éclairent ses beaux yeux
Que ma raison se trouble et que je me condamne,
Que je suis amoureux de ma femme, de Jeanne,
Ainsi qu'au jour de joie où je reçus sa main !

BRUNEL.

O, contradiction du pauvre cœur humain,
Que sa faiblesse pousse à ne se point connaître !
Quand ton amour revient, le sien s'en va peut-être !

(Paraît Claire portant une tasse sur un plateau.)

SCÈNE IX

RAOUL, BRUNEL, CLAIRE.

RAOUL, avec feu, à Brunel.

Quoi ! docteur, vous pensez...
(Se retournant.) Que nous veux-tu ?

CLAIRE.

Voilà
Votre tisane.

RAOUL.

Bon, mon enfant, pose-la
Sur la table.

CLAIRE.

Et de plus, monsieur, je vous invite,
Au nom de ma cousine, à boire tout de suite.
Ma cousine, à l'instant, vient de la faire exprès.

BRUNEL.

Quel horrible soupçon !

RAOUL, joyeux.

Eh bien, docteur?

BRUNEL, à part.

Après?

RAOUL, à Claire, en insistant sur les mots.

C'est Jeanne de ses mains qui l'a faite?

CLAIRE.

Elle-même.

RAOUL, à Brunel.

Après? Douterez-vous, sceptique, que l'on m'aime!

(à Claire.)

Va!

(Sort Claire.)

SCÈNE X

BRUNEL, RAOUL.

BRUNEL, à part.

Ce serait affreux!

RAOUL.

Vous voilà convaincu!
Avouerez-vous au moins que vous êtes vaincu?

(Il prend la tasse.)

BRUNEL.

J'avoue... — Eh! malheureux! attends donc! — elle brûle
Ta tisane!

RAOUL, posant la tasse.

C'est juste! — On est donc ridicule
D'aimer sa femme?

BRUNEL, avec un peu de mauvaise humeur.

Eh non! — il faut laisser aux sots
Le soin de répéter tous les mauvais bons mots
Que le vice a forgés contre l'amour honnête;
— Le devoir n'exclut pas l'amour, il le complète!

RAOUL.

Bien dit! et c'est pourquoi désormais je prétends
Racheter chaque jour ma faute!

BRUNEL, à part.

Il est bien temps!

(Raoul prend la tasse, Brunel le saisit par le bras comme pour mieux lui expliquer ses paroles.)

Suis mon raisonnement! que je trouve logique.
Aimer pour être aimé, toute la politique
Du mariage est là! — La loi qui n'a pas tort
Nous dit brutalement c'est un contrat, d'accord;
Mais au nom du bon sens et de l'expérience
Je dis, moi, médecin, que c'est une science!
Tous les drames bouffons et lugubres qu'on voit,
Qu'on lit tranquillement le matin, dans *le Droit*,

Après son déjeûner, en fumant son cigare,
Histoires de mari trompé, jaloux, avare,
Et dont vingt fois chaque homme en son ménage a ri,
Devraient s'intituler : La faute du mari!

RAOUL.

C'est très-juste!

BRUNEL, *ironique.*

Ah! vraiment? c'est très-juste! à merveille!

RAOUL.

C'est mon avis!

BRUNEL, *s'emportant.*

C'est ton avis? je te conseille
De faire maintenant le bon apôtre.

RAOUL, *qui tient la tasse, s'arrêtant.*

Mais...

BRUNEL.

Faites ce que je dis et non ce que je fais!
Non! Je n'en sais pas un, je ne connais personne
Qui de cette façon stupide ne raisonne!
Chacun dans son orgueil s'excepte de la loi,
Puis le mal arrivé chacun demeure coi!

RAOUL.

Oh! vous vous emportez! docteur!

BRUNEL.

Oui, je m'emporte
Et j'ai raison!

RAOUL.

Tout doux!

BRUNEL.

Car agir de la sorte
Donner de beaux avis et ne les suivre pas,
C'est prêcher le carême et faire ses choux gras!

RAOUL, *riant.*

Vous n'avez pas besoin de vous mettre en colère!
(*Il va prendre la tasse.*)

BRUNEL.

Là! que fais-tu?

RAOUL.

Je bois!

BRUNEL.

Cette drogue est amère :
Sucre-la, si tu veux la boire jusqu'au bout!

RAOUL, *riant.*

Je la sucre, docteur, je la sucre ! — Est-ce tout ?

BRUNEL.

Oui !

RAOUL.

Vous n'avez plus rien à me prescrire ?

BRUNEL, *à part.*

Si c'était vrai pourtant !

RAOUL.

Oh ! vous n'avez qu'à dire,
On ne discute pas avec les gens de l'art,
On obéit, et puis on guérit !

BRUNEL.

Par hasard !

RAOUL, *riant.*

Par hasard ? Ah ! du coup la chose est un peu forte !
La contradiction par trop loin vous emporte ;
Mais vous calomniez votre ouvrage, docteur,
Heureusement, je vous connais, je n'ai pas peur.
— Tiens ! que faites-vous là ?

BRUNEL.

Tu disais donc que Jeanne...

(*Les rôles sont intervertis. Brunel s'est arrangé de façon à occuper la place de Raou et a pris la tasse.*)

RAOUL.

Est-ce que vous allez avaler ma tisane ?
Si vous me répondez qu'en la buvant pour moi
Cela me produira le même effet, ma foi
J'y consens de grand cœur, ce serait assez drôle !

BRUNEL.

Oh ! je veux la goûter simplement, c'est mon rôle.
(*Il la goûte.*)

RAOUL.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Est-elle bonne ?

BRUNEL, *négligemment.*

Eh oui !
— Allons bon ! je ne fais que malheurs aujourd'hui !
(*Il offre la tasse à Raoul et fait un faux mouvement ; la tisane est renversée.*)
Si je n'avais respect de ma propre vieillesse,
Je me soufflèterais pour cette maladresse !

RAOUL, *riant.*

Ne vous désolez pas, docteur ! au demeurant
Le mal est réparable !

BRUNEL.

Au fait! il n'est pas grand;
Je puis, tout bonnement, faire une autre ordonnance.
(Il réfléchit, puis regarde à sa montre.)
Je la ferai ce soir! — Dis donc, Raoul, j'y pense!
L'air est doux, le ciel bleu, je crois qu'il serait sain
De humer le grand air avec ton médecin?
Puisque j'ai renversé mes drogues, l'exercice
En tiendra lieu. Qui sait? Je t'ai rendu service;
Car le meilleur remède est encor l'appétit.
Ne le répète pas, mais fais-en ton profit!

(Sort Raoul.)

SCÈNE XI

BRUNEL seul, puis JEANNE.

(Sitôt Raoul sorti, Brunel déchire une feuille de son carnet, la trempe dans le fond de la tasse et va la présenter au feu; après quoi il la sent et la rejette avec accablement.)

J'avais deviné juste! — Oh! c'est épouvantable!
Ma Jeanne empoisonneuse! — elle! — Jeanne coupable!

BRUNEL, voyant entrer Jeanne.

Jeanne! — Raoul a bu sa potion. C'est toi
Qui l'a faite?

JEANNE, tremblante.

Oui, docteur! c'est moi-même — pourquoi?
(A part.)
Tout est fini!

BRUNEL.

Dis-moi, la chose est d'importance.
Tu l'as faite en entier selon mon ordonnance?

JEANNE, balbutiant.

Mais, sans doute!
(A part.) Demain, nous serons morts tous deux!

BRUNEL.

Je suis très-étonné! Raoul ne va pas mieux.
Je crains même entre nous que son état n'empire.

JEANNE, à part.

Déjà!

BRUNEL.

Je n'osais pas encore te le dire;

Mais je trouve Raoul très-loin d'être guéri.....
(Paraît Raoul.)
Vois sa pâleur. (Jeanne reste atterée.

SCÈNE XII

BRUNEL, JEANNE, RAOUL (son chapeau à la main).

BRUNEL, bas à Jeanne après l'avoir observée.
Vas donc embrasser ton mari!
JEANNE, comme hébétée.
L'embrasser!
BRUNEL.
Tu le vois! il souffre. Allons, sois bonne!
Jeanne, pardonne-lui!
JEANNE, à part.
Moi! que je lui pardonne!
BRUNEL.
Raoul t'aime toujours! il me l'a dit tantôt.
Je ne me trompe pas, crois-moi!
(La poussant vers Raoul.) Va!
JEANNE, à part.
Chaque mot
M'assassine!
BRUNEL, insistant.
Va donc l'embrasser! sois-en sûre,
Chacun de tes baisers avancera la cure!
(Jeanne s'avance en tremblant et toute pâle vers Raoul. Arrivée près de lui, elle se précipite avec violence dans ses bras et fond en larmes.)

JEANNE.
Raoul! Raoul!
RAOUL, étonné.
Qu'as-tu? tu pleures?
JEANNE.
Ce que j'ai?
Ah! laisse-moi pleurer, mon cœur est soulagé
Par ces larmes! Raoul, à cette heure suprême,
Je ne puis que pleurer et te crier : Je t'aime!
RAOUL.
Tu m'aimes? Oh! merci! tu m'aimes! — Maintenant,
Je suis guéri! — Docteur, me voici bien portant.
Je n'ai plus de remords, et partant, plus de fièvres.

Il a suffi d'un mot échappé de ses lèvres,
Et qui disait : Pardon! D'un regard de ses yeux
Où je lisais : Amour! pour me faire joyeux,
Pour me rendre la force et la fierté de vivre.
Oui, de tous mes remords son regard me délivre ;
Car c'est sa douce voix qui verse dans mon cœur
La santé! — La santé, n'est-ce pas le bonheur?
Ah! j'étouffe, docteur, j'étouffe!

(Il baise en larmes la main de Jeanne.)

(A part.) Ainsi du crime,

BRUNEL, la regardant.

La coupable serait la première victime.
La charité pardonne où la loi doit punir.
Viens, Raoul. (A Jeanne.) A bientôt. (A part.) Oh! je vais revenir!

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

JEANNE, seule, d'un air égaré, se levant avec effort.

Il m'aimait! — Ah! je peux mourir seule à cette heure.
Mais lui! — J'avoûrai tout. — Je ne veux pas qu'il meure!

(Elle fait quelques pas en trébuchant vers la porte par laquelle est sortie Raoul; puis elle s'arrête, chancelle, tourbillonne et tombe.) Quelques instants après paraît Brunel, qui s'agenouille devant Jeanne évanouie. — Tableau. — Le rideau baisse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre de Jeanne. — Ameublement simple, mais riche. — Lit au fond. A gauche, paravent. — Un piano.

CLAIRE, BRUNEL, JEANNE, étendue sur une chaise longue, la tête et les pieds posés sur des oreillers. — A son chevet, le docteur; à ses pieds, Claire.

BRUNEL, tendant son verre à Jeanne.

Tiens, bois!

JEANNE.

Merci, docteur. Et Raoul?

BRUNEL.

Ton mari!
Le voici maintenant complétement guéri.
C'est très-humiliant pour moi, par parenthèse,
Car je n'y suis pour rien; j'aurais été fort aise
De pouvoir me targuer de cette guérison;
Mais je m'en targuerais sans aucune raison :
Il n'a pas même bu la potion prescrite.

JEANNE, avec joie.

Quoi! Raoul n'a pas bu, docteur?

BRUNEL, riant.

Non, l'hypocrite!
Il a laissé tomber la tisane. — A ce soir!
Je vais chercher Raoul.

JEANNE.

Oh! oui, je veux le voir!

(Brunel sort.)

SCÈNE II

JEANNE, CLAIRE.

JEANNE, à elle-même, à mi-voix.

Raoul vivra!... — Raoul vivra!... — Justice est faite!

Je puis mourir, du moins, pleinement satisfaite,
Libre de tout remord, après avcir conçu
Ce crime que ma main... — Hélas! si j'avais su...
(André entre.)

SCÈNE III

JEANNE, CLAIRE, ANDRÉ.

JEANNE, à André.
André! — l'on a porté ma lettre à son adresse?

ANDRÉ.
Oui. — Souffrez-vous toujours?

JEANNE.
Non. — Non!
(A elle-même.) Quand la duchesse
Aura reçu ma lettre, elle sera bien loin.
Je serai morte, moi; mais Dieu sera témoin!
(Aux enfants qui se rapprochent.)
Non, je ne souffre pas, je puis encore sourire,
Et si je sens la vie en moi qui se retire,
C'est comme un jour d'été qui petit à petit
Diminue et s'efface et se fond dans la nuit!
(Elle fait un signe, André et Claire se groupent autour d'elle.)
Quand vous aurez porté mon deuil...

ANDRÉ.
Je vous conjure!

JEANNE.
Vous vous épouserez!

CLAIRE.
Taisez-vous!

JEANNE.
Je suis sûre
Que vous vous souviendrez dans votre bonheur, vous!
— Vous vous aimerez bien, cela me sera doux.
Quoique absente, qui sait? je vous verrai. — Toi, Claire,
Sois tendre et bonne. — Toi, quoique mari, sois frère!...
Ne vous froissez jamais, prenez-y garde!... — Un rien...
Rien, c'est tout en amour. (A André.) Et l'amour, vois-tu bien,
C'est un oiseau peureux qu'un murmure effarouche;
Puis, lorsqu'on n'a plus sa chanson dans la bouche,
On désespère, on souffre, on en meurt quelquefois!
—On vient: est-ce Raoul? (Paraît Armande.) Ah!—Qu'est-ce que je vois!
Armande! — Laissez-nous. — Allez!

SCÈNE IV

JEANNE, ARMANDE.

JEANNE.

Dieu me châtie
Puisque je te revois!... — Je te croyais partie.

ARMANDE.

J'étais prête à partir, quand au dernier moment
On m'a remis ta lettre. — Oh! cette lettre ment,
N'est-ce pas? réponds-moi!

(S'agenouillant.)

Je t'en supplie en grâce!
Tu ne l'as pas tué? c'était une menace!
Ce serait trop affreux, tu n'aurais pas commis
Ce crime? tu l'aimais!

JEANNE.

Dieu ne l'a pas permis!

ARMANDE, se relevant avec joie.

Ah!

JEANNE.

Que Dieu soit béni! Raoul vit; mais modère
Ta joie. — Entre vous deux j'ai mis une barrière :
J'étais là, ce matin, lorsque tu lui disais :
Épouse sans défauts, mais amante, jamais!
Oui, si l'amour au lieu d'agrandir, diminue,
Si perdre tout respect et toute retenue,
Braver toutes les lois, outrager l'amitié,
Souiller l'honneur du nom qui vous est confié,
Tout cela, c'est aimer; c'est vrai, je le déclare,
Je ne sais pas aimer, c'est un mérite rare
Auquel un esprit droit lentement se résoud;
Je ne sais pas aimer, mais je meurs, voilà tout.
— Regarde-moi! (Elle se lève en trébuchant.)

ARMANDE, se cachant la tête dans ses mains.

Mon Dieu!

JEANNE.

Regarde!

ARMANDE, bouleversée.

Toi, toi! — Morte!

JEANNE.

Tu détournes les yeux? Je te croyais plus forte!
Regarde, sois sans peur, je meurs!... me comprends-tu?
Dans ma fierté, dans mon amour, dans ma vertu;
Et je te lèguerai la honte de ce crime
Dont toi seule es coupable et dont je suis victime.
Tu craignais pour Raoul? eh bien, Raoul vivra.
Ma vengeance? je meurs — et par toi — la voilà!

(Elle retombe épuisée.)

ARMANDE.

Oh! comme elle l'aimait!

(Voyant Jeanne sans mouvement.)

Jeanne! Jeanne! elle est pâle!
Est-ce qu'elle s'en va mourir! mais elle râle!
Elle meurt! au secours! elle meurt!

(Lui tâtant la main et le front.)

Tout son corps
Est froid! — C'était donc vrai! — C'était vrai! mais alors,
C'est moi qui l'ai tuée! — Oh! non, c'est impossible!
— Elle ne bouge plus! — Jeanne! — mais c'est horrible!
Je l'appelais ma sœur lorsqu'elle était enfant!
Et c'est par moi... — c'est moi!... — Dieu! Raoul, maintenant!

(Elle se recule épouvantée. — Entre Raoul en désordre.)

SCÈNE V

JEANNE, évanouie, ARMANDE, au fond, RAOUL.

RAOUL, courant à Jeanne sans voir Armande.

Ah! que m'a-t-on appris? Jeanne!...

(S'agenouillant devant elle.)

Elle est endormie,
Voilà tout. M'entends-tu?... ma Jeanne!... mon amie!
C'est moi, Raoul! Raoul!

(Jeanne fait un mouvement.)

Je le savais bien, moi!
Elle m'a regardé. — Ma Jeanne...

JEANNE, faiblement.

Enfin! c'est toi!
Merci! — Je vais mourir, mais, va, — je te pardonne!

RAOUL.

Mourir! Qui mourir? Toi? toi, si belle, si bonne!
Non!

JEANNE.

Tu ne m'aimes plus! que ferais-je ici-bas?

RAOUL.

Ne plus t'aimer!

JEANNE.

Armande!...

RAOUL.

Oh! ne me parle pas
D'Armande, non, jamais!

ARMANDE, à part.

Oh!

RAOUL.

Va! ne crains rien d'elle!
Mais je n'aime que toi, toi seule et douce et belle,
Et toi seule adorable et pure, et je voudrais
Te donner tout mon sang et te sourire après!
Mais cet amour coupable était une ironie,
Mais je le subissais comme une tyrannie!
Il m'accablait!... — Et tiens, plus tard je te dirai
Tout ce que j'ai souffert; je te raconterai
L'histoire du passé! — C'est une triste histoire,
Va! — mais je saurai bien te forcer à me croire.
Tu ne pourras douter de ma sincérité,
Mon accent te dira toute la vérité,
Mes pleurs te prouveront ma tendresse profonde,
Car je n'aime que toi, rien que toi seule au monde,
Et de tes deux beaux yeux j'ai fait mon horizon,
Ange envoyé par Dieu pour bénir ma maison!

ARMANDE, en pleurs, à part.

J'étouffe!

JEANNE.

Parle-moi; ta parole me tue,
Je souffre, mais je suis heureuse, continue!

RAOUL.

Es-tu bien ainsi, dis?

JEANNE.

Je t'aime!

RAOUL.

Penche-toi
Sur mon épaule, — là, — cher ange; souris-moi!

Que je lise en tes yeux la beauté de ton âme !
Et maintenant il faut oublier cette femme,
L'oublier à jamais comme moi, sans retour;
Elle n'a que l'orgueil, et toi seule as l'amour!

JEANNE, toujours penchée sur Raoul.

Je t'aime !

ARMANDE, éclatant en sanglots.

Et c'est par lui que je suis condamnée !

(Elle se lève avec énergie, et à Raoul :)

Vous ne voyez donc pas qu'elle est empoisonnée !

RAOUL, courant à elle.

Ah ! malheureuse !

ARMANDE, se reculant.

Vous croyez?...

RAOUL.

En ce moment,
Madame, je crois tout.

ARMANDE.

Ah ! c'est le châtiment !

RAOUL.

Le châtiment ! — Brunel !

SCÈNE VI

LES MÊMES, BRUNEL.

RAOUL, à Brunel après un silence.

(Brunel entre et va consulter la malade.)

Qu'avez-vous à vous taire?

BRUNEL.

Ne désespère pas, la crise est salutaire.

ARMANDE, s'agenouillant de loin.

Vois ta rivale en pleurs à genoux implorant
Ton pardon !

(Jeanne reste immobile — avec feu :

Oh! mon Dieu ! Dieu terrible et Dieu grand!
Mon cœur s'élance à vous avec une foi vive ;
Punissez-moi, frappez! mais faites qu'elle vive !

(Armande est agenouillée au pied du lit de Jeanne dans l'ombre. Raoul est au chevet. — Brunel a pris le bras de la malade. Long silence.)

BRUNEL.

La santé reviendra bientôt — et la raison ;
Elle a depuis longtemps bu le contre-poison.